

170 B.

3944.

Leitzbau

DE 750

L'ART
DE SE
CONNOITRE
SOY-MEME,

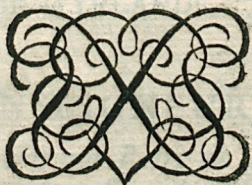
Ou
La Recherche des Sources

De la
MORALE.

Par
JAQUES ABBADIE

*Docteur en Theologie & Ministre du
St. Evangile.*

PREMIERE PARTIE.



A ROTTERDAM,
Chez PIERRE VANDER SLAART.
M. DC. LXXXII.

3455

ART
DES
CONNÔTRE
SOY-MEME

Or
des Recherches des Sources

MORALE

UNIVERSITÄTS- u. Landesbibliothek
HALLE (SAALE)



A ROTTERDAM
chez MESSIEURS VANDER SCHAAR
M. DC. LXXXII

A Monseigneur

MONSEIGNEUR

LE

VICONTE

DE

SIDNEY,

MINISTRE ET SECRE-

TAIRE D'ETAT DE

LEURS MAJESTES BRITANNI-

QUES, CONNESTABLE DU

CHATEAU DE DOUVRE, ET

GOUVERNEUR DES CINQ

PORTS, &c. VICE-ROY POUR

LEURS MAJESTES DU RO-

YAUME D'YRLANDE.

MONSEIGNEUR



Uoy que l'Art de se Con-
noître Soy-même soit dig-
ne de l'étude & de l'appli-
cation

* 2

EPISTRE

cation des hommes les plus illustres & les plus glorieusement occupés, ce n'est pas sans quelque scrupule que je prens la liberté, en vous offrant cet ouvrage, de dérober au public quelqu'un de ces précieux momens que vous luy consacrés dans les fonctions importantes de vôtre ministere.

On sait MONSEIGNEUR, quelle est vôtre application à servir vôtre Prince & vôtre patrie; & les obligations que l'Angleterre a à vôtre zele, & à vôtre fermeté sont encore trop fraîches dans la memoire des hommes, pour en renouveler le souvenir.

On se souvient des services memorables que vos glorieux Ancestres ont rendu à l'état: mais on se souvient encore mieux de ceux, que vous luy avés vous même rendus dans la plus importante occasion qui sera

DEDICATOIRE.

Sera jamais, & de quelle maniere vous vous êtes dévoué, par maniere de dire, pour vôtre patrie, en exposant vôtre personne, & vôtre fortune au danger de la plus triste destinée, pour la secourir.

On n'ignore point quel rang vous tenés en toutes manieres entre ces Heros de la Grande Bretagne, dont la sainte magnanimité n'a point voulu abandonner leur patrie à un éternel esclavage, à la fureur de la superstition & à ces effroyables calamités, dont on trouvoit cent mille présages vivans en la personne des François refugiés, & de trop funestes experiences dans l'Irlande & dans l'Angleterre.

Dieu qui avoit marqué certaines bornes à l'affliction des gens de bien, & au triomphe des méchans, & qui préparoit toutes choses pour ce grand ouvrage, vous

EPISTRE

attacha de bonne heure d'affection
 & de zele à ce glorieux libera-
 teur, que sa Providence avoit su-
 scité pour la delivrance de cette
 Nation, & en quelque sorte pour
 la consolation de toutes les autres,
 afin qu'une fidelité comme la vô-
 tre répondit à une vocation com-
 me la sienne, & que vous servis-
 siés à ses desseins, comme il ser-
 voit luy-même aux desseins du
 Tout-puissant.

On sait MONSEIGNEUR,
 quelles preuves vous luy avés don-
 nées après cela de vôtre zele &
 de vôtre attachement; & quelles
 marques vous avés reçu de son
 affection & de sa confiance, &
 comment vous avés trouvé le mo-
 yen de separer la faveur de l'en-
 vie, par la moderation & la sa-
 gesse avec laquelle vous la soute-
 nés, & l'usage genereux que vous
 en faites.

Ju-

DEDICATOIRE

Jugés MONSEIGNEUR,
s'il ne me doit pas être bien
doux, de pouvoir me flater de la
pensée d'avoir quelque part à l'hon-
neur de vôtre bienveillance, & de
vôtre protection, & si je ne dois
pas conserver précieusement la me-
moire de tous les témoignages de
vôtre bonté, qui peuvent me con-
firmer dans cet agreable senti-
ment.

Je prieray Dieu, MONSEIG-
NEUR, qu'il vous affermisse par
une vie longue & une santé con-
firmée dans le poste important, où
vous continüés de rendre à l'é-
tat des services si dignes de sa
réconnoissance, & du souvenir de
la posterité; & que les grans suc-
cés dont Dieu couronne l'heureux
regne de leurs Majestés & benit
vôtre ministere, ayent aussi peu de
bornes qu'en a la passion pleine de
re-

EPISTRE, &c.

respect & de zele avec laquelle
je suis,

MONSEIGNEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

MONSIEUR

Votre très humble & très
obeissant Serviteur

ABBADIE

L'ART
DE SE
CONNOITRE
SOY-MEME,
OU

La Recherche des Sources

De la

MORALE.



A MORALE OU
LA SCIENCE DES
MOEURS, est *L'art*
de regler son cœur par
la vertu & de se ren-
dre heureux en bien vivant.

Cette Science que les Anciens
ont appellé du nom de Sagesse &
que quelqu'un d'entr'eux se vante
d'avoir fait descendre du Ciel
en Terre ; n'a pas toujours esté

A

trai-

2 L'ART DE SE

traitée ni avec la même Methode
ni avec le même succès. Car il
semble qu'elle ayt pris la teinture
des differens préjugez des hommes
que chaque temps a fait naitre, &
des divers estats par lesquels leur
esprit a passé.

Le Paganisme en general luy
avoit oté sa force, ses motifs & ses
exemples. Il est aisé de concevoir
que les hommes se sentoient peu
disposés à bien vivre par les motifs
d'une Religion qu'ils consideroient
comme un amas de songes ridicules,
& un tissu prodigieux de fictions
incroyables au vulgaire même le
plus grossier.

*Esse aliquos maneis, & subterranea regna,
Juv. Et contum, & stygio ranas in gurgite nigras,
Sat. 2. Atque una transire vadum tot millia cymba,
Nec pueri credunt, nisi qui nondum aere la-
vantur.*

Les Philosophes qui ont fait
profession d'une Doctrine plus
épurée, ne sont pourtant pas allés
bien

bien loin à cet égard. Car les uns n'ont eu aucune véritable idée de la dignité naturelle de l'homme, qu'ils ont pris plaisir de confondre avec les bestes, pour pouvoir comme elles se plonger sans scrupule dans la volupté; les autres ont flôté à cet égard dans des incertitudes perpétuelles, qui ne leur ont point permis d'établir leurs beaux préceptes sur des fondemens bien certains.

La Morale même du Portique la plus pure & la plus sublime de toutes, comme l'on s'est imaginé, n'a pas été exempte de défaut. Elle a peu élevé l'homme: mais elle n'a seu l'humilier. On peut dire de tous ces Philosophes ce qui a été dit de quelqu'un qui méprisoit la vanité des autres avec trop d'ostentation. Ils fouloient l'orgueil avec un plus grand orgueil encore. Ils reconnoissoient les défauts de la nature humaine, pour avoir occasion d'encenser à leur

propre Sageſſe qui les en avoit af-
franchis ; & renonçant a vivre com-
me les autres hommes , ils oſoient
ſe préférer au plus grand de leurs
Dieux.

La Morale qui naît de la Revela-
tion du Vieux & du Nouveau
Testament a des caractères tout op-
poſés à ceux que nous venons de
remarquer. Elle a des principes
certains. Elle ſuit la lumière de la
vérité. Elle eſt ſoutenue par des
motifs tres puiffans & par des
exemples parfaits. Elle conſidere
l'homme comme venant de Dieu
retournant à Dieu , & n'ayant pas
moins qu'une éternité en veüe. El-
le releve l'homme rabaiſſé par ſes
paſſions , avili par la ſuperſtition &
degradé par l'infamie de ſes attache-
mens ; & ce qu'il y a d'admirable
elle l'éleve ſans l'enorgueillir & l'a-
baiſſe ſans lui faire rien perdre de
ſa dignité , elle luy ote ſon orgueil
en luy communiquant la véritable
gloire,

gloire, & releve son excellence, en formant son humilité par ce divin commerce de nos ames avec Dieu, que la Religion nous fait connoître, dans lequel Dieu descend jusqu'a nous, sans rien perdre de sa grandeur, & nous montons jusqu'a Dieu, sans rien perdre de l'abaissement ou nous devons estre devant luy.

Cette Science qui non seulement nous enseigne à bien vivre : mais encore à nous aquerir une Eternité de bonheur en bien vivant, est une partie de la Religion si importante, que Dieu n'a point voulu que nous en peussions pretexter l'ignorance, & au lieu que la plus part des choses ne nous sont connues que par raison ou par sentiment ou par foy, il a voulu que la Morale de son Evangile le fut en toutes ces manieres. La foy nous la fait recevoir, parce que J. Christ & les Apôtres l'ont enseignée & pratiquée. Le sentiment de la conscience nous la fait

approuver, parcequ'elle nous satisfait, nous éleve & nous console. La raison luy donne enfin son suffrage, parcequ'il n'y a rien que de conforme aux maximes du bon sens, soit dans les principes sur lesquels elle est establie soit dans les regles qu'elle nous prescrit.

Dieu en use à peu près de la même maniere, lorsqu'il faut nourrir nôtre ame, que lorsqu'il s'agit de nourrir nôtre corps. Il ne nous donne pas seulement une raison pour pourvoir à la subsistence de ce dernier, car quoyque cette raison soit necessaire, elle ne suffit point pour nous determiner à prendre les alimens destinés à nôtre conservation dans cette regularité qui est necessaire pour leur faire produire leur effët. Il a voulu ajouter le sentiment qui nous fait trouver ces alimens agreables, & la foy que nous avons en ceux qui nous les ont fait prendre avant que nous

nous fussions capables d'aucun examen. Car l'Auteur de la nature qui a veu quel inconvenient c'estoit, que de renvoyer les hommes à manger & a boire jusqu'a ce qu'ils eussent connu par le raisonnement, de quelle maniere les alimens se changent en chyle, le chyle en sang, le sang en chair, os &c. Et comment les pertes de la nature corporelle, qui se font par la transpiration se reparent par la nourriture, a trouvé bon d'engager les hommes à prendre des alimens par une voye plus abregée, qui est celle du sentiment, à laquelle on peut ajouter la foy qu'ils ont en leurs peres & meres, dont l'imitation est pour eux une raison naturelle qui leur epargne la discussion.

On peut dire de même que s'il faloit qu'un homme connut par raison l'immortalité de son ame, sa fin & ses devoirs qui sont les principes les plus generaux de la Mo-

rale, pour pouvoir remplir les de-
voirs de celle-ci, il faudroit qu'il
fut Philosophe, avant qu'il peut
estre homme de bien. Dieu qui est
l'Auteur de la Religion comme ce-
luy de la nature, nous a donc
abregé le chemin encore à cet
égard, en nous faisant connoître par
la foy les principales verités de la
Morale, & en nous les faisant gou-
ter par sentiment. Car la foy que
nous avons en Jesus Christ nous
dit que nous luy devons estre con-
formes dans le temps pour partici-
per à sa gloire dans l'Éternité; &
la conscience nous fait trouver dans
la pieté qu'il nous prescrit un sen-
timent agreable & un gout divin
qui nous engage a la pratiquer.

Mais comme la raison n'est pas
inutile à la conservation du corps
dans la nature, elle ne l'est pas
aussi à la sanctification de l'ame
dans la Religion. Elle soutient la
foy; & elle confirme le sentiment.

Ceux

Ceux qui voudront connoître la Morale par foy, n'ont qu'à lire l'Évangile. Ceux qui voudront la connoître par sentiment n'ont qu'à la chercher dans leur propre cœur avec le secours de la Revelation que Dieu leur adresse; & il suffira pour les moins de joindre ces deux methodes pour avoir tous les principes de la Science de bien-vivre.

Mais il faut esperer qu'on ne blamera point le dessein que nous avons dans cet écrit, de conduire autant qu'il nous sera possible les hommes par raison, là ou la Religion nous conduit par foy & là ou la conscience nous mene par le sentiment. La raison aussi bien que la foy & la conscience est un present que Dieu nous a fait. Ses lumieres viennent assurement du Pere de lumiere, l'Auteur de tout don excellent; & je ne sçache point un meilleur usage que nous puissions faire

de nôtre esprit que de l'employer à la consideration de ce qu'il y a pour nous de plus important.

Cette étude n'est point la plus courte pour apprendre simplement ces devoirs: mais elle est extrêmement propre à nourrir la reconnoissance que nous devons avoir pour l'Auteur de nôtre estre, à confirmer la foy que nous avons en J. C, à ôter aux incredules le prejuge superbe, que nôtre Morale ne soit faite que pour les gens qui n'ont pas assés d'esprit pour s'empecher d'estre trompés, & enfin à elever nôtre esprit & nôtre cœur en nous montrant les voyes de Dieu dans les inclinations des hommes, & les devoirs de l'homme dans les voyes de Dieu.

On verra par cette meditation les divins rapports, qui sont entre la Nature & l'Evangile & que la raison nous mene sur les confins de la Religion. On apprendra que

la

CONNOÎTRE SOY-MEME. II

la lumiere naturelle lorsqu'elle est pure & exempte de préjugés nous conduit elle même aux devoirs les plus sublimes de l'homme & nous fait entrevoir ses hautes destinées & la gloire de sa condition.

On tachera de ne rien dire qui ne se rapporte aux principes de nôtre foy, que l'on montrera estre ceux de la nature dans ce qui concerne la science des mœurs, & si l'on est obligé de s'arreter d'abord à des vérités abstraites, on ne le fera qu'autant qu'elles nous conduisent à des vérités de sentiment. En un mot nous chercherons non seulement de la vérité : mais encore de l'utilité dans nos decouvertes, nous souvenant du dessein de la Science dont nous traitons.

En effêt la Morale estant à nôtre ame ce que la Medicine est à nôtre corps, & ayant pour but de nous guerir de nos maladies spirituelles, elle doit s'appliquer principalement à deux choses, premierement à
con-

connoître le mal, & ensuite à chercher les remedes qui peuvent nous en procurer la guerison. Ces deux desseins partagent la Morale: mais ils sont trop vastes & nous meneroient trop loin. Nous nous bornons donc au premier en attendant que la Providence nous donne les moyen de travailler sur l'autre.

Nous cherchons ici à connoître l'homme, mais non pas comme la Physique, l'Anatomie, la Metaphysique, la Logique, la Medicine, qui le considerent comme un estre corporel, ou simplement comme une substance spirituelle, comme un animal, ou comme un animal raisonnable. Nous les considererons seulement comme une creature capable de vertu & de bonheur, & qui se trouve dans un estat de corruption & de misere.

Ce n'est pas que cet égard sous lequel la Morale nous oblige à nous considerer nous mêmes, ne nous engage à emprunter de quelques unes
de

de ces autres Sciences, certains principes que l'on prendra de ce qu'elles ont de plus evident. Car pour bien connoître la corruption & le misere de l'homme, il faut necessairement un peu comprendre quelle est sa nature, sa fin & son excellence. Que si ce qu'on a à dire sur ce sujet paroît en quelques endroits un peu abstrait, éloigné de la portée ordinaire du peuple, on doit se souvenir que nous traitons des sources de la Morale, & si l'on s'aperçoit que nous ne nous accommodons point toujours aux opinions du vulgaire, on doit considerer que ce n'est pas ici le lieu de respecter les prejugez, puisqu'on n'ecrit que pour demesler la confusion de nos idées & pour justifier par raison ce que nous apercevons par sentiment.

Il faut donc partager cet ouvrage en deux parties. Dans la premiere nous montrerons ce que l'homme est, ce qu'il doit & ce qu'il peut, c'est à dire

à dire que nous traiterons de sa nature, de ses perfections, de sa fin, de ses devoirs & de ses obligations naturelles, de ses forces, des motifs & des objects qui peuvent principalement le determiner dans ses actions.

Dans la seconde nous traiterons de ses dereglemens en general & en particulier; nous chercherons la source de sa corruption, nous en considererons les ruisseaux, nous verrons la force de ses attachemens, l'estendue de ses passions, le principe de ses vices, & par tout nous montrerons la regle pour faire connoître le dereglement, & justifierons la grandeur de nôtre cheute en montrant le degré de nôtre elevation. Dieu qui est le Maître des esprits, veuille purifier le nôtre par sa grace, afin que nous ne disions rien qui ne se rapporte a sa gloire & qui ne soit conforme aux saintes & eternelles verites de son Evangile. Amen.

I. PAR-

I. P A R T I E.

OU L'ON TRAITE DE LA
NATURE DE L'HOMME,
DE SA FIN, DE SES PER-
FECTIONS, DE SES DE-
VOIRS & DE SES FORCES.

C H A P. I.

*Où l'on donne une idée generale de
la bassesse & de la misere de
L'homme, qui sont les premieres
de ses qualités qui frappent nôtre
esprit.*

IL est certain que l'homme pa-
roit estre peu de chose, lorsqu'on
juge de luy par les prejugeés des sens.
Peu s'en faut qu'on ne le trouve
incapable de vertu, lorsqu'on confi-
dere son abaïssement, & incapable
de bonheur, lorsqu'on reflechit sur
sa misere.

La petitêsse de son corps est la
premiere qui se presente aux yeux.

L'Ecri-

L'écriture nous la marque en nous disant que *L'homme a son fondement dans la poudre, qu'il habite dans un tabernacle d'argile & qu'il est consumé à la rencontre d'un vermissseau.* Et la nature nous la fait d'ailleurs si bien connoître qu'il est impossiblè à nôtre orgueil de la contester. Il est vrai que comme nous nous sommes accoutumés à mesurer tout par rapport à nous mêmes, nous sommes en possession de nous regarder comme le centre de perfection, & de trouver trop grands ou trop petits les corps qui nous environnent, selon qu'ils s'approchent ou qu'ils s'éloignent de la grandeur du nôtre : Mais vous n'avez qu'à changer d'estat, ou voir les choses par d'autres yeux que les vôtres, ou les considerer dans un sens d'opposition pour vous defabufer à cet égard. Montés sur une montagne & dites moy ce que c'est que la grandeur des hommes qui
pa-

paroissent dans la plaine. Supposés que les corps celestes fussent animés d'un esprit comme le vôtre, & qu'ils eussent des yeux pour vous regarder ; & dites moy ce que vôtre corps leur paroîtroit ; ou comparés les dimensions de ce corps à ces vastes spheres dont vous estes environné, à ces mondes mobiles & lumineux que la main du Createur semble avoir semé autour de vous, pour mieux vous convaincre de la petitesse de ce tabernacle de poussiere où vous habités. La foiblesse de l'homme est proportionnée à sa petitesse & sa bassesse l'est à sa foiblesse ; & l'une & l'autre estoit dans l'esprit du Prophete lorsqu'il s'écrie parlant à Dieu, *montreras tu ta force contre une feuille que le vent emporte*, ou dans l'esprit du Psalmiste, lorsqu'il disoit par une espece d'hyperbole remplie de sens & de verité, *que si l'on pesoit l'homme avec le néant, on*

mi n p

B

trouve-

*troueroit que le neant pese plus que
l'homme.*

On peut dire en éffêt que le
neant environne l'homme de tous
costés. Par le passé il n'est plus,
par l'avenir il n'est pas encore &
par le present en partie il est & en
partie il n'est point. En vain il tâ-
che de fixer le passé par le souvenir,
& d'anticiper sur l'avenir par l'esper-
rance, pour pouvoir se faire un pre-
sent plus étendu, c'est une fleur que
le matin voit éclore, qui flétrit sur
le mydi & qui seche sur le soir.
L'homme considéré dans ses divers
estats est une creature constamment
miserable, qui trouve, comme dit
fort bien un Ancien, le peché dans
sa conception, le travail dans sa
naissance, la peine dans sa vie & le
désespoir d'une inevitable necessité
dans sa mort.

Tous ses âges luy apportent
quelque foiblesse ou quelque mise-
re particuliere. L'enfance n'est
qu'un

qu'un oubli & une ignorance de foy-même ; la jeunesse qu'un emportement durable, qu'une longue fureur ; & la vieillesse qu'une mort languissante sous les apparences de la vie, tant elle est suivie d'infirmités.

Il y à peu de choses qui l'environnent , qui ne luy annoncent sa fin ; il trouve les principes de cette mort qu'il redoute par dessus toutes choses , & dans l'air qu'il respire , & dans les alimens qu'il reçoit , & dans les sources de sa vie qui se consume elle même ; & telle est sa destinée qu'après avoir évité les plus grans perils, les embrasemens, les naufrages , les maladies , il trouve enfin toutes ces prétendues délivrances terminées par la mort. Son corps est le centre des infirmités, son esprit est rempli d'erreurs & son cœur d'affections peu réglées. Il souffre & par la consideration du passé qui ne peut estre rappelé & par celle de l'avenir qui est inevitable.

table. Envain il voudroit s'arrêter pour avoir le loisir de goûter quelques douceurs qui se presentent sur son chemin, le temps est comme un tourbillon qui l'emporte, inexorable à ses regrets & à ses plaintes. Seuls nous ne saurions soutenir la veüe de nous mêmes & de la necessité, qui est imposée aux agréemens du monde de passer dans un instant. Unis avec les autres par la société nous ne faisons pour ainsi dire que nous multiplier en d'autres nous mêmes, pour participer d'avantage à la commune misere du genre humain.

C'est une chose bien douloureuse à une creature qui s'ayme tant elle même, de se voir mourir continuellement, & de ne sentir la vie qu'à mesure qu'elle la perd. L'enfance est morte pour la jeunesse, celle-ci pour la maturité de l'âge, cette dernière pour l'âge avancé & celui-cy pour l'extreme vieil-

vieillesse ; nous sommes morts à l'égard de tant de personnes bien-aimées que nous avons perduës, à l'égard de plusieurs agrémens & de plusieurs avantages qui suivant la distinee du monde se consomment par leur propre usage ; sans qu'il nous en reste qu'un léger souvenir incapable de nous satisfaire & très propre à nous tourmenter.

Quand la vie de l'homme seroit bien longue, le bonheur attaché à cette vie ne seroit pas considerable ; & quand la felicité que nous trouvons ici bas seroit aussi pleine qu'elle est defectueuse, elle seroit peu de chose, devant être enfin terminée par la mort. Que fera ce donc lorsqu'on est convaincu & du peu de realité de ces avantages & de la briefveté de la vie, qui est telle que si nous voulons dire les choses comme elles sont, à peine suffit elle pour nous donner le loisir de regler nos affaires, de prendre

congé les uns des autres & de faire
comme il faut nôtre testament.

L'homme qui est naturellement
convaincu de ces verités, cherche le
moyen de se consoler de ces mal-
heurs auxquels la qualité d'homme
l'expose. Il évite dans ce dessein
de se représenter à luy même, ou
de se faire valoir aux autres sous
cette qualité. Il ne veut estre re-
gardé que comme estant révetu de
quelques avantages extérieurs qui
font la différence des conditions, &
la distinction des personnes. Mais
s'il y a autant de dignité dans l'hom-
me que la Religion nous fait entre-
voir, il y auroit plus de fondement
mille fois à se faire valoir par les qua-
lités qui nous sont communes, que
par celles qui nous distinguent. Et
si au contraire il y a autant d'hon-
neur à posséder ces avantages ex-
térieurs que le monde voudroit
nous le persuader, il faut que l'hom-
me en luy même soit très peu de
chose;

chose; ce que nous ne pouvons penser sans trahir non seulement l'honneur de nôtre nature : mais encore les sentimens de nôtre vanité.

On pourroit ce me semble définir l'homme du monde, qui pour se guerir, ou se consoler de sa pauvreté & de sa misere naturelle ayme à se revetir de biens imaginaires, *un fantosme qui se promene parmi les choses qui n'ont que l'apparence.* J'appelle un fantosme, non l'homme de la nature composé d'un corps & d'une ame, que Dieu a formés : mais l'homme de la cupidité, composé des songes & des fictions de son amour propre. J'appelle les choses qui n'ont que l'apparence (& cela après le Psalmiste.) Les avantages que le monde recherche avec tant de passion, ces grans-vuides remplis de notre propre vanité, ou plutôt ces grans-riens qui occupent un si grand espace dans nôtre imagination déreglée.

Lorsque nous tâchons de faire disparoitre ce fantosme d'orgueil & de cupidité que nous trouvions dans l'homme, nôtre dessein n'est point de fouscrire à l'arrest éternel de nôtre misere & de nôtre abaissement.

Penetrons bien dans ces apparences qui nous avoient d'abord paru si tristes, & nous trouverons que nous avons sujet de nous consoler: mais pour trouver ce que nous desirons il faut chercher l'homme dans l'homme & non dans ces différences exterieures que la cupidité récherche avec tant de passion. Car ce n'est pas le dessein de Dieu d'élever un homme ou un certain ordre d'hommes à un bonheur qui luy soit propre. La cupidité vous trompe dans le premier pas qu'elle vous fait faire dans la recherche du bien supreme; vous cherchez un bonheur particulier, une gloire distinguée.

Tant-

Tant-pis pour vous, si vous le trouvés, puisque le veritable bien auquel vous devés aspirer est une felicité commune & qui doit estre participée par une infinité de creatures, qui doivent composer la famille de Dieu.

Mais si l' homme du monde est composé de biens & des perfections imaginaires, où est-ce qu'on trouvera sa dignité réelle & ses veritables avantages? Cest ce qu'il faut voir presentement: & pour cest effet, il me semble que nous ne ferons point mal de continuer à regarder l' homme comme un fantosme, & de considerer sous cette idée non seulement cet homme de la cupidité, qui s'est fait luy-même: mais encore cet homme de la nature que nous avons consideré jusqu'ici comme l'ouvrage de Dieu & que nous regarderons desormais comme n'ayant point d'origine ni de principe qui nous soient bien connus.

CHAP. II.

Où l'on fait des reflexions plus particulieres sur l'homme & où l'on tâche de découvrir sa nature, ses perfections & sa fin, pour trouver quelque consolation à ce qu'on a découvert de sa bassesse & de sa misere.

Nous regardons comme un fantosme tout corps où l'on trouve la presence de quelque esprit, ou les caracteres d'une intelligence, lors qu'on est d'ailleurs persuadé qu'il n'y en devoit point avoir. C'est ce qui se presente ici à nôtre consideration. Car enfin cet homme que je vois devant moy & qui me parle n'est originairement qu'une portion de matiere, & pourquoy dans cette matiere y a-t-il quelque chose qui pense, qui doute, qui raisonne avec moy? Est-ce parce que ce corps a certains orga-

organes, une tête, des pieds, un cerveau, un cœur, des nerfs &c? Mais il ny a aucun rapport entre ces parties corporelles, & l'intelligence. Est-ce parce que cette machine corporelle est remplie d'un sang qui fait dans ce composé ce que l'eau fait dans un moulin: c'est-à-dire, qui en fait mouvoir tous les ressorts? Si un moulin étoit rempli d'une intelligence, il commenceroit d'estre un fantosme à mon égard; car il seroit capable de la pensée qui n'a aucun rapport avec la structure de ses parties. Dira-t-on que ce prodige vient des esprits, c'est-à-dire, des parties du sang les plus déliées & les plus subtiles, qui sont plus capables d'action, parce qu'elles se meuvent avec plus de vitesse? Mais que fait la petitesse des parties, ou la rapidité du mouvement, pour produire l'intelligence qui n'a pas plus de rapport à des corps grans, qu'à des

corps

corps petits, ni au mouvement rapide, qu'au mouvement lent. Supposés si vous voulés que tous les nerfs, qui sont remplis de ces esprits, aboutissent à la glande pineale, qu'ils ébranlent en une infinité de manieres par leur mouvemens & qu'ainsi celle-ci recoit le mouvement de tous les objets qui touchent le corps de quelque maniere que ce soit, je ne vois là qu'un grand nombre de lignes, qui aboutissent à un centre, ou de cordes dont l'ébranlement répond à un même endroit, je vois des parties de matiere enchainées & dépendantes les unes des autres. Est ce là ce qu'on appelle la pensée ?

Ce qui augmente nôtre surprise, c'est que nous connoissons assés la matiere pour estre bien persuadés, qu'elle n'acquerra rien de nouveau, tandis qu'elle sera dans le repos & que sa seule maniere d'agir c'est le mouvement, & que nous avons
une

une idée du mouvement & une idée de la pensée que nous n'avons qu'à comparer, pour voir aussi clairement qu'il est possible, que la pensée dit quelque autre chose que le mouvement & que le mouvement n'est point la pensée.

Il y a deux sorte de choses, qu'on est dans l'impossibilité de prouver, ou les choses tellement fausses qu'elles ne peuvent estre soutenues par aucune raison, ou les choses tellement évidentes qu'elles ne peuvent estre prouvées par une plus grande évidence; & c'est dans ce dernier ordre qu'il faut mettre la certitude que nous avons qu'un passage d'un corps d'un lieu à un autre n'est point une pensée.

Certainement comme dans ces premières notions il est impossible qu'une chose soit & ne soit point, le tout est plus grand que sa partie, la vérité se découvre à mon esprit sans raisonnement, parce que

j'a-

J'aperçois clairement le rapport, ou l'opposition qui est entre les termes, ainsi il est impossible que j'aye une idée du mouvement & une idée de ma pensée, sans que je voye distinctement, que l'une n'est pas l'autre. Tout les hommes de Monde s'ils veulent parler sincerément, diront qu'ils aperçoivent à cet égard les choses comme nous, & ils voyent bien qu'un mouvement de quelques petits corps, quelque petits qu'ils soient & quelque viste qu'ils se meuvent, n'est point un doute, & qu'une partie de matiere ne viendra jamais à douter, à penser, parce quelle va d'ici là & que ses parties sont éparfes ou rassemblées; il faut remarquer en second lieu, que les hommes aperçoivent plus distinctement cet éloignement, qui est entre la nature du mouvement, & la nature de la pensée, à mesure qu'ils s'accoutument à renoncer aux préjugés

gés des sens, à démeler la confusion de leurs pensées & à avoir des choses des idées distinctes; & qu'enfin le même éloignement que nous trouvons entre le mouvement en general & la pensée en general, nous le trouvons aussi entre les especes de la pensée & celles du mouvement. Que l'Anatomie arrange les parties de mon corps & m'en fasse admirer la structure! Que la Chymie trouve des sels, des esprits volatils dans le sang qui coule dans cette machine! Que la Medecine recherche ce qui en gaste ou qui en restablit les ressorts! Qu'on nous explique la maniere dont les aliments deviennent liquides par la coction, dont la chile se raffine, se filtre, entre dans les veines, dont le sang se fermente, circule & coule par tout dont les esprits agissent dans les nerfs; tout cela ne fait que confirmer ce principe. Puisque tout ce qui m'explique les mouve-
mens

mens les plus particuliers & les plus circonftancias des reffors de mon corps, ne fait que m'éloigner de l'idée de la penfée. Je pourrois regarder ces corps qui m'environnent animés de cet esprit, ou de ce je ne fay quoy qui me fuprend; je pourrois les regarder comme des fantomes: mais un fantome n'a rien de réel & il eft tout composé d'apparences; & je ne peux douter que l'homme ne foit quelque chofe par l'expérience que je fais de ma propre exiftence. Je ne fcaurois dire pourquoy je penfe dans ce corps, dans ce moment, ni avec tous ces organes qui ne font rien effentiellement à la penfée & n'ont aucun rapport naturel avec elle: mais je fçay pourtant bien que je penfe; & c'eft ici une verité de fentiment.

N'abandonnons point ce principe qui eft peut eftre auffi utile dans la recherche des fources de

la

la Morale, que dans la discussion des
 verités naturelles.

Si je pense sans que le mouve-
 ment du corps soit ma pensée, ni
 fasse ma pensée, je conçois distincté-
 ment que tout ce qui est en moy n'est
 point corporel; qu'il y a un être
 dans ce composé, qui ne dépen-
 dant point du corps, peut subsister
 sans le corps; que ce n'est pas une
 nécessité que mon esprit soit en-
 velopé dans les ruines de cet être
 materiel, qui doit bientôt perir.

Je conçois donc ici quelque espe-
 rance de trouver remède à tou-
 tes ces miseres, que j'avois creies
 n'en point souffrir. Il n'est point
 nécessaire que j'aye recours aux son-
 ges insensés d'une vanité qui me
 séduit, pour me sauver dans ce nau-
 frage general de toutes les choses
 corporelles, auquel je me vois ex-
 posé. La nature de mon esprit me
 rassure à quelque égard, & commen-
 ce à me faire entrevoir qu'il y a en

C

moy

moy quelque chose, qui pourroit
 bien, estant au dessus de la nature
 des choses corporelles, estre au
 dessus de leur condition & de leur
 destinée.

Cette reflexion fait que je confi-
 dère l'homme avec plus d'attention,
 & n'estant pas satisfait d'avoir en-
 treveu sa nature, je cherche à con-
 noître ses perfections.

Je ne m'arreste point dans cette
 veüe à aucune de ses qualités cor-
 porelles, qui ne me servent de rien
 dans ma recherche, puis que je ne
 pense qu'à découvrir ce qui ne pe-
 rit point. Je remarque bien qu'il
 y a une étroite dépendance entre
 ce qui pense & ce qui est étendu en
 moy. Mais après ce que j'ay décou-
 vert de la nature de l'un & de l'au-
 tre, & qu'il n'est pas nécessaire d'éten-
 dre ici, il me semble pouvoir suppo-
 ser, que c'est là non une dépendance
 naturelle : mais une union d'insti-
 tution, faite par un être plus sage
 &

& plus puissant que moy, & qui sans me consulter a attaché ce que je sens qui pense, à ce que je vois qui est materiel d'une sorte, que les mouvemens de ce corps sont l'occasion qui fait naître les pensées de cet esprit; & je dois croire que de même que ceux qui ôtent les échafaudages, ne détruisent pas pour cela le bâtiment, la mort qui ôtera l'occasion des pensées n'en détruira pas le fond, & la réalité.

Ces pensées se reduisent généralement parlant à trois ordres, qui sont les sensations, les pensées & les sentimens du cœur; & les unes & les autres me donnent une grande idée de l'homme & me marquent sa dignité. J'avoie que les sensations, comme on parle dans l'école, qui sont les fonctions de la Veüe, de l'Oüie, de l'Odorat, du Goût & de l'Attouchement nous paroissent estre communes avec les bestes; ce qui semble beaucoup

rabatre de leur dignité : mais qu'il nous soit permis de ne point prononcer sur l'état interieur des bestes, qui nous est inconnu ! Dans le fond le sentiment de ceux qui en font des Automates n'a pas encore esté bien refuté. Si les bestes ressemblent à l'homme, certains automates de l'invention de l'esprit humain ont aussi leur conformité aparente avec nous; & cependant il n'y a point de comparaison à faire entre le grand Architecte, qui a fait les premiers, & celuy qui a fait les autres. Je ne say s'il y a un homme au monde assez hardi, pour ofer dire que Dieu par sa sagesse infinie, ne pourroit point faire s'il vouloit un automate, qui sans avoir aucune connoissance imitat parfaitement les choses qui en ont. Comment oseroit-on nier cela de Dieu puis qu'on void que cela ne passe presque pas la portée des hommes ? Et si l'on demeure d'accord que la sagesse de Dieu pour-

pourroit le faire, comment peut-on répondre que Dieu ne l'a point fait? en verité je ne saurois décider ou est ce qu'il y a plus de difficulté, ou dans le systéme de ceux qui expliquent l'instinct des bestes par un mouvement machinal, ou dans l'opinion de ceux qui le rapportent au sentiment, ou dans celle de ceux qui y ajoutent la connoissance: mais je sçay bien que si le préjugé est contre le premier sentiment, la raison se declare beaucoup contre les deux autres.

Car pour le sentiment, il est certain qu'il ne suffit point pour expliquer les actions des animaux. Ce n'est pas assés qu'une hyrondéle, par exemple, ayt veu du limon sur le bord d'un ruisseau, & ailleurs de la paille, des petits bâtons de bois, du crin, de la mouffe & tous ces petits materiaux, dont la maison qu'elle bâtit en suite est composée, il faut outre cela une intelligence

en elle, ou hors d'elle, qui ayt connu le raport qui peut estre entre toutes ces choses, & qui ayt jugé que ce limon doit estre comme le mortier pour unir ces bâtons & en faire une muraille, que ces poils devoient servir à entretenir la chaleur de la couvée, qu'il falloit que le nid fût à l'abry, que la figure de ce nid devoit estre ovale, pour concentrer la chaleur, qu'il estoit necessaire que son ouverture fût proportionnée au corps de l'oiseau qui en est l'hoste & l'architecte, & qu'il ne faloit point qu'il fût trop bas ou trop près de la terre, de peur d'estre à la portée des animaux qui pourroient tuer ou dévorer ses petits &c. On ne se satisfait pas davantage quand on appelle la raison au secours du sentiment, en attribuant celle-la aux bestes. Mettes si vous voulés l'intelligence d'un homme dans une hyrondelle qui vient de naître, vous ne la mettes pas pour

cela

cela en estat de faire tout ce à quoy son instinct la portera. Car cette intelligence ne tirera point ses consequences des principes qui luy sont inconnus. Et qui a appris à cette hyrondele les regles de l'Architecture? D'ou vient qu'entre les oiseaux de cette espece, les unes ne sont pas plus ignorantes que les autres, & que celles qui sont nées cette année & qui n'ont rien appris du pere & de la mere qui sont morts aussitost qu'elles ont esté écloses, ne manquent pas de faire leur nid avec la même justesse & la même symetrie? Pourquoi d'ailleurs les hommes se trompent ils si souvent en ce qu'ils font par leur propre connoissance, & les bestes ne se trompent jamais dans ce que la nature leur fait faire, sinon parce que les hommes se conduisent par leur propre raison & que les bestes agissent par une raison estrangere plus parfaite que celle de l'homme? une con-

noissance comme celle de l'homme qui s'acquiert par degrés ne suffiroit point à une hyrondele. Il faudroit suposer de l'entoufiasme & de l'inspiration. On ne seroit peut-estre pas dans la prévention ou l'on est communément sur ce sujet, si l'on avoit considéré que le mouvement machinal a plus de part que ni le sentiment, ni la raison aux actions qui nous sont communes avec les bestes. Par exemple quand vous mangés il est impossible que vous expliqués l'impression que les viandes font sur vôtre imagination, sans que vous considériés premièrement celle qu'elles font sur vôtre corps, & quoy que vous ayés accoutumé de ne penser qu'à celle la, vous devés reconnoître qu'il faut un mouvement de l'air qui ébranle le nerf optique pour vous les faire voir & celuy de l'odorat pour vous les faire sentir, & qui renouvelant une certaine impression de vôtre

cerveau

CONNOÎTRE SOY-MEME. 41
cerveau vous represente le plaisir que
vous avés déjà eu : mais en vain
vôtre imagination seroit chatouillée
par l'idée de ce plaisir que vous allés
goûter , si vous ne sçaviez faire mou-
voir vôtre main qui doit porter ces
alimens dans vôtre bouche. Appel-
lés vôtre raison au secours du sen-
timent. Elle ignore comme luy,
qu'elle route les esprits animaux,
qui doivent couler dans la main
pour la faire agir, doivent pren-
dre, elle ne sçait, ni ou ces esprits
sont, ni par quels nerfs ils doi-
vent courir : & cependant ce mou-
vement ne laisse pas de se faire dans
la mesure, & dans la justesse qui
est nécessaire pour obeir au sen-
timent & á la raison. La con-
noissance commande : mais elle
n'exécute rien, & je trouve ici ou-
tre l'intelligence de l'homme, une
intelligence du dehors, une raison
d'automate qu'il faut nécessairement
confondre avec la sagesse & l'intel-
ligen-

ligence du grand Ouvrier qui nous a formés. Et pourquoy l'instinct des bestes auroit-il un autre principe? Mais qu'on l'attribue à un mouvement machinal, ou à une impulsion estrangere, ou à quelque esprit d'un ordre inferieur au nôtre qui animera les bestes &c. Il n'importe, ce que nous avons à dire sur ce sujet, se reduit à deux choses très incontestables. La premiere est que l'estat des bestes est quelque chose de très obscur & de très inconnu. La seconde que ce que nous ne connoissons point, ne doit point nous faire rejeter ce que nous connoissons distinctement.

Que s'il nous estoit permis ici de choquer les préjugés les plus enracinés dans l'esprit de l'homme, & si l'on vouloit bien pardonner des considerations qui paroîtront peut-estre trop abstraites en faveur de l'importance de la matiere, & même de l'utilité de cette sorte de
con-

connoissances, nous nous appliquions un moment à rechercher, pourquoy la nature a attaché nos sentimens aux objets extérieurs. La premiere raison que nous en trouvons est que la voye du sentiment qui attache aux objets nos propres perceptions, est bien plus courte pour nous en faire usage, que la voye des idées distinctes & de l'intelligence. La raison pourroit peut-estre bien trouver l'opposition qui est entre l'eau & le feu: mais la nature en attachant ses sentimens à ces deux objets, trouve bien plutôt cette différence, & en est beaucoup plus frappée.

J'ajoute que cette voye du sentiment que nôtre ame attache à ce qui en est l'occasion, est plus sûre que celle de l'intelligence. Car celle-ci peut se tromper, & il arrive souvent qu'elle se trompe; au lieu que la voye du sentiment qui trompe toujours en apparence,

ce, ne trompe jamais en éffét.

On peut dire même hardiment, que c'est là un moyen que la sagesse du Createur employe, pour nous défendre de mille erreurs, qui nous seroient funestes. Nôtre intelligence n'agissant point affés promptément, pour pouvoir dans un instant discerner les objets les uns des autres par leurs propres caracteres, nous nous trouverions dans la necessité de les confondre perpetuellement; si la nature n'avoit trouvé une voye bien sage & bien courte, de nous les faire promptément distinguer, en les révétant de nos propres sentimens.

Ce qui ne nous permet pas d'en douter c'est, que la nature attache plus ou moins nos sentimens aux objets, selon qu'il y a plus ou moins de danger que nous venions à nous tromper, en prennant les uns pour les autres. Ainsi elle n'attache point la douleur à une aiguille qui
me

me pique, parce qu'il n'y a point trop de danger que je me méprenne, en croyant que cette douleur m'est causée par quelque autre chose : mais elle attache en quelque sorte la douleur au feu, en me faisant concevoir dans cet Element une sorte de chaleur aspre & cuisante, pareille à celle que je sens & qui n'est pourtant point en luy ; & cependant ce qui fait la douleur que je sens, lors que je m'en approche trop, n'est qu'un amas d'aiguilles invisibles qui m'entrent dans la chair : mais c'est qu'il y a un sens qui m'avertit que c'est l'aiguille visible qui cause ma douleur, j'en suis averti par la veüe ; & qu'ainsi il n'est pas necessaire d'attacher la douleur à cet objet, pour me le faire connoître dans le rapport qu'il a avec moy ; au lieu que ces aiguilles penetrantes & subtiles qui sont dans le feu, n'estant point aperçues par la veüe, je ne scau-

rois ni les éviter, ni m'en donner de garde, ni sçavoir ou elles font, si la nature n'y avoit comme attaché le sentiment douloureux qu'elles me causent.

Il a esté nécessaire par la même raison que la nature attachât l'odeur aux objets odoriferans, bien que cette odeur soit en nous & non pas en eux, puis qu'estant agreable ou fâcheuse, elle enferme un sentiment de douleur ou de plaisir; lequel sentiment n'existe jamais que dans nôtre ame. On me dira que dans l'odeur il y a deux choses, le sentiment & le principe qui le produit, & que c'est celuy-cy & non pas celuy-la qui est dans l'objet odoriferant. Cela est vray; mais prenez garde que c'est l'odeur, sentiment que vôtre imagination attache naturellement à l'objet qui en est l'occasion. Il vous semble que l'odeur agreable est dans la rose, que vous la flai-

rés,

rés, qu'elle entre dans vôtre ame, cependant cette odeur agreable n'a jamais esté qu'en vous, comme ce qui la fait naître ne peut estre que hors de vôtre ame.

Il me semble que cette verité se rend encore plus sensible sur le sujet de l'Oüie, que sur le sujet de l'Odorat. Lors que j'entens le son clair & argentin d'uné cloche, je crois qu'il est hors de moy, & cependant il est bien certain qu'il n'existe que dans mon ame; car un son argentin est un son agreable, un son agreable, c'est-à-dire actuellement agreable comme celui-cy, enferme actuellement un sentiment de plaisir, un sentiment de plaisir est dans nôtre ame, & n'est point hors de nous. Et en effect la raison nous dit qu'il y a dans ce son deux choses, l'agitation de l'Air par la cloche, avec l'ébranlement d'un certain nerf, organe de l'oüie, par cet air agité, & en second lieu

un

un sentiment qui est ce son clair & argentin. L'intelligence qui raisonne attache au mouvement de la cloche l'agitation de l'air : mais elle conçoit que le sentiment est attaché à notre ame : mais le sens réussit mieux dans l'intention que la nature a de caracteriser les objets extérieurs ; car il attache le sentiment même au mouvement de la cloche ; de sorte qu'il nous semble que le son agreable & argentin soit précisément là ou la cloche agite l'air. Comment juger sans cela de la distance qu'il y a d'elle à nous ? S'il faloit que la raison calculât combien tant de degrés d'éloignement affoiblissent l'agitation qui cause ce son , & combien le sentiment est affoibli par cet éloignement, ce ne seroit jamais fait ; & le meilleur Geometre du monde ne pourroit pas juger de la distance d'une cloche qui sonne.

Que si cela convient à l'Atouche-

che-

chement, à l'Odorat, & à l'Oüie, pourquoy voudroit on excepter la Veüe de cette regle? Le secours des especes visüelles que l'école d'Aristote a inventées, pour nous apprendre de quelle maniere l'ame void les objets qui sont éloignés d'elle; est si peu raisonnable, ou plutôt si ridicule, qu'il faut presque estre un homme de l'autre monde pour s'amuser à le réfuter. Car ces images, si elles ont lieu sur le sujet des objets visibles, ont elles lieu aussi sur le sujet des Sons? Mais une image qui me représenteroit l'agitation de l'air, seroit l'image d'un mouvement particulier, & rien que celà; elle ne seroit point un Son, & encore moins un Son doux & agréable. Que si l'air agité suffit pour estre l'occasion de cette prodigieuse variété de Sons, pourquoy un air plus subtil ne suffira-t-il point, pour estre l'occasion d'une variété prodigieuse de couleurs?

D

Car

Car si le sentiment entre essentiellement dans le Son, qui ne peut estre qu'agreable ou desagreable à l'oreille, le sentiment n'entre pas moins essentiellement dans les couleurs qui sont agreables ou desagreables à la veüe. C'est se tromper bien grossièrement que de s'imaginer que le Soleil, lors que sa veüe nous ébloüit, envoie vers nous une simple image, & que sa clarté n'enferme point de sentiment. La pensée est plus parfaite que le Soleil; cependant elle ne nous ébloüit pas, pourquoy? C'est que nous connoissons la pensée par une idée qui nous la represente sans sentiment, & que nous apercevons la lumiere du Soleil par un sentiment, & non par une simple image de cet astre. Ce qui ne nous permet pas d'en douter, c'est qu'on ne peut disconvenir, qu'il n'y ayt du sentiment là où il y a plus & moins du sentiment; or dans la
lu-

lumiere, il y a plus & moins de sentiment. La lumiere d'une bougie enferme assurément moins de sentiment, que celle d'un grand flambeau; celle-ci moins que celle du Soleil; la lumiere du Soleil moins que celle d'un éclair. Le sentiment, dira-t-on, n'est point dans la lumiere: mais il est causé par la lumiere dans nôtre ame. Je l'âvoüe: mais je soutiens aussi, que nôtre ame attache naturellement ce sentiment à la bougie, au flambeau, au Soleil, à l'éclair. Ce qui le montre, c'est qu'elle se plait dans la bougie, se réjouit dans le flambeau, s'ébloüit dans le Soleil, & s'éffraye dans l'éclair, non seulement par la reflexion qu'elle fait sur toutes les choses: mais par le premier sentiment qu'elle en a.

D'ailleurs l'hypothese des images visüelles ne détruit point nôtre Systeme. Car quand vous supposerés que nous voyons les objets qui

sont éloignés de nous par des images qu'ils nous envoient, cela n'empêche point que nôtre ame ne croie voir ces objets immédiatement. La nature ne nous dit point que nous voyons la terre par une image qui nous vient de la terre: mais que nous la voyons sans peinture, & immédiatement; de sorte que quand nous ne voudrions point convenir que la nature attache nos sentimens aux objets extérieurs, il faudroit toujourns demeurer d'accord, qu'elle y attache du moins ses idées & ses représentations; ce qui feroit le même effet pour nous.

Mais en vain voudroit on contester une chose de laquelle on peut démontrer qu'elle est possible, qu'elle est nécessaire, & qu'elle est actuellement. Pour montrer qu'elle est possible, nous n'avons qu'à rapeller ici ce que nous avons justifié de nos autres sentimens. Car supposant que la lumiere est

un sentiment, & que les couleurs ne sont qu'une lumière modifiée par les differens modes des corps qu'elle rencontre, qui ne void qu'il en faut faire le même jugement que des Sons. J'ajoute que cela est nécessaire. Car si nous voyons par des images visuelles, comment pourrions nous juger de la distance des objets visibles? Il faudroit raisonner pour scavoir, combien une espece visuelle perd de son être, en faisant un trajet d'une lieüe, de deux &c. Et où en serions nous, si nous ne pouvions juger que par là de l'éloignement de l'objet. Au lieu que la nature attachant à cet objet nos sentimens, qui sont les couleurs ou la lumière, nous n'apercevons pas plutôt l'objet, que nous apercevons la distance par le même sentiment qui se diversifie selon cette distance. Mais pourquoy s'aveugler sur une chose de fait. Les couleurs de l'Arc-en-Ciel sont

des couleurs. Nous les voyons véritablement. Car on ne peut point dire que nous soyons visionnaires, lors que nous difons que nous les voyons. On peut dire la même chose de celles que nous apercevons dans un Prisme de verre, qui change de couleur, aussi souvent que nous le tournons. Tout le monde convient cependant que ces couleurs ne font point réellement attachées à l'objet. Que pourroient elles donc estre autre chose ces couleurs qu'on void réellement & qui ne font point réelles que des sentimens de l'ame, que nôtre ame attache à certains objets, où elles ne font point véritablement? Et qu'elle difference croid on qu'il y ayt entre les couleurs de l'Arc-en-Ciel & les autres, sinon que la matiere qui est l'occasion des premieres est moins constante, moins durable dans son estat que celle des autres. Ce qui est si vray, qu'on peut assurer

rer

rer hardiment que si cette rosée lumineuse qui fait voir les couleurs des l'Arc-en-Ciel, étoit aussi durable que la verdure de nos campagnes, la couleur des fleurs qui sont dans nos parterres ne nous paroîtroit pas plus réelle que les couleurs de l'Arc-en-Ciel. Ce principe est peut-estre plus important qu'on ne s'imagine à la connoissance de soy-même: mais il n'en faut point pousser la discussion plus loin.

Les perfections du monde visible ne subsistent que par la lumière, les sens, les couleurs, les odeurs, & les saveurs, qui sont, à parler véritablement, des sentimens de nôtre esprit; de sorte qu'il arrive que croyant admirer la beauté des Cieux, la splendeur des astres, le bruit éclatant des météores, les fruits délicieux de la terre, les aromates de l'Arabie &c. Ce que nous admirons est plus

dans nous mêmes, que dans l'objet apparent de nôtre admiration.

Et c'est là un si grand caractère, que j'oseray hardiment avancer, que l'homme n'est gueres moins l'image de Dieu par la connoissance des sens, que par celle de sa raison, puis que demeurant dans un coin du monde, il se trouve répandu dans tout l'univers; & que toutes les beautés & les perfections du monde visible sortent en quelque sorte du sein de son esprit; avantage si considerable, que de peur que les hommes n'en prissent occasion de se confondre avec la Divinité & qu'ils ne le fissent servir à l'idolatrie de leur amour propre, l'Auteur de la nature a voulu qu'il fût couvert sous quelques basses conformités, que nous paroissions avoir avec les bestes, & sous les préjugés & les idées confuses de l'enfance, qui nous font confondre nos sentimens avec les choses
qui

qui nous environnent, & enfin qu'il fût apparemment envelopé dans les ruines de nôtre corps par la destruction des organes de la sensation.

Et d'ici l'on pourroit tirer diverses conclusions qui paroîtroient importantes, si nous ne devions nous hâster de passer à d'autres découvertes. Premièrement on peut voir par là, combien se trompent ceux qui rejettent avec tant de mépris la pensée qu'on a eu, que le monde avoit esté fait pour l'homme. Car certainement il est bien plus surprenant encore de voir que ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait au monde sorte du fond de nôtre propre nature & ne soit point différent de nous mêmes. On en peut inferer en second lieu, que le bonheur ou la misere de l'homme n'est point au pouvoir de cet amas de choses corporelles, qui nous environnent, qui par elles-mêmes sont

incapables de nous faire ni bien ni mal ; mais en la puissance de l'Estre Supreme , qui a voulu attacher nôtre joye ou nôtre tristesse à des choses si éloignées de nôtre nature & de nos perfections , afin que ce fût là le caractère & le sceau de nôtre dépendance à son égard. Il est aisé de voir par là en troisieme lieu , que l'allarme que nous avons prise des révolutions du temps , qui triomphe de toutes choses & que nous croyons qui déut aussi nous emporter , n'estoit pas bien fondée. Car nous voyons bien que le temps consume & nôtre corps & les corps qui nous environnent : mais nous ne voyons pas qu'il emporte le fond de la pensée , cet esprit qui anime nôtre corps , & qui semble même , pour ainsi dire , être l'ame generale de tout ce que nous voyons. Il est vray que nous ne voyons plus ce même homme qui parloit avec nous , lorsque la mort a détruit les organes par lesquels

CONNOÎTRE SOY-MEME. 59
quels il avoit commerce avec les
autres; mais n'est il pas vray qu'il
suffit de concevoir la destruction de
ces organes, sans supposer autre cho-
se pour concevoir la cessation de ce
commerce.

Certes nôtre erreur seroit gran-
de, si nous allions nous imaginer
que les organes de nôtre corps
eussent esté nécessaires, pour for-
mer la substance de nôtre esprit,
& qu'afin qu'une chose soit capable
de penser, elle ayt des yeux, des
oreilles, une bouche, un cerveau
&c. Ces parties n'estoient point ne-
cessaires pour nous fairer penser:
mais pour former l'échange des pen-
sées qui est entre les hommes, &
pour en établir le commerce; & il
a esté en fuitte nécessaire d'attacher
certains sentimens aux mouvemens
du corps, pour nous âvertir de
ce qui pouvoit le perdre & le conser-
ver le dernier; de sorte qu'on peut
dire que la societé raisonnable est
la

la fin de la vie corporelle, comme la conservation de cette vie est la fin de le plus part des sensations. Quand donc cette vie s'éteint, cela veut dire, que la Providence Divine ne veut plus que nous ayons commerce avec les autres hommes, que nous les voyons, que nous leurs parlions, qu'ils nous voyent, qu'ils nous parlent. La mort nous fait cesser de vivre avec les autres: mais elle ne nous fait point cesser de vivre en effet. Nous ne pensons plus à l'occasion de certains organes & des certains corps avec lesquels il n'est plus nécessaire que nous ayons relation: mais nous pensons toujours, puis que ce n'est oient point ni ces corps, ni ces organes qui nous faisoient penser.

On peut connoître par là en quatrième lieu que rien n'est plus faux que le préjugé ordinaire des hommes, qui s'imaginent qu'ils connoissent les corps & qu'ils ne

con-

connoissent point les esprits. Car on peut dire par un renversement de leur pensée, qu'ils connoissent les esprits & qu'ils ne connoissent pas si bien les corps. Ce qu'ils appellent des idées Metaphysiques & confuses, sont fort souvent des idées fort distinctes, & ce qu'ils nomment des connoissances d'experience & de sentiment, prenés y garde, sont des idées confuses. Car la premiere chose qu'ils font, est de revêtir les choses corporelles des saveurs, des odeurs, des sons, de la lumiere & des autres sentimens qui sont en eux, ni plus ni moins que la douleur est dans l'ame & non pas dans l'aiguille qui nous pique, & que la douleur qu'on croit sentir dans un bras qu'on a perdu est dans l'ame qui existe, & non dans ce bras qui n'est plus. Or quand les choses exterieures sont une fois revêtues de nos propres sentimens, les hommes qui donnent

nent plus au sentiment qu'à la simple connoissance, parce que le sentiment est plus vif & les interesse davantage, ont accoûtumé de préférer la perception de ces choses exterieures à la connoissance distincte qu'ils en pourroient avoir. Ils appellent cela voir & toucher; & cela selon eux; c'est connoître distinctement: mais selon nous cela s'appelle sentir plutôt que connoître; & sentir c'est connoître confusément.

Quand ils auront une fois rendu au corps ce qui appartient au corps & à l'ame ce qui appartient à l'ame, ils connoîtront qu'il n'y a rien de plus mal fondé que leur préjugé.

On void encore ici en cinquieme lieu, l'erreur de ceux qui s'imaginent que le monde, qui est l'amas des objets corruptibles, est fort près des nous & que Dieu en est bien éloigné. Car à prendre le monde pour les objets corporels, on

on peut dire que Dieu est entre nous & le monde, puis que ces objets ne contribuent absolument rien à nos pensées & à nos sentimens par voye de cause efficiente, n'estant pas d'un ordre assés noble pour cela; qu'ils n'en font purement que l'occasion; & que c'est la force de l'institution Divine qui fait que nous avons ces pensées & ces sentimens en la presence des objets, soit qu'on pense que cette institution détermine la vertu que Dieu a mise dans nôtre esprit pour agir, soit qu'elle produise immédiatement nos divers sentimens. Car nous n'entrerons point ici dans ces examens metaphisiques, qui ne sont bons à rien, & il seroit à souhaiter que pour éviter d'outrer la speculation dans cette sorte de choses, on considerât que les hommes ne sont pas simplement destinés à connoître la verité: mais à conoître des verités utiles; & qu'ils laissassent là
pour

pour une bonne fois ce qui n'a pas d'autre usage que de satisfaire la curiosité de nôtre esprit. Et certes quand je considere que Dieu sans rien changer dans ce monde, ni dans mon corps, ni dans mon ame, pouvoit, s'il luy eust pleu, par une institution libre de sa sagesse attacher de la douleur à tous les objets corporels auxquels il luy a pleu d'attacher du plaisir, puis que ces objets en eux mêmes ont aussi peu de rapport avec l'un qu'avec l'autre; de sorte que l'homme au lieu de s'aimer luy même par les motifs de ce plaisir qui est occasionnellement attaché à tant de differens corps qui l'environnent, se hairoit luy-même par le motif de la douleur que Dieu auroit attaché en ce cas là à ces mêmes objets, & trouveroit dans la necessité de vivre un plus grand desespoir que les hommes n'en trouvent ordinairement dans la necessité de mourir, je

Je n'ay plus besoin de preuve pour comprendre la bonté & la sagesse de Dieu.

Mais ce n'est point ici le lieu d'étendre toutes ces considerations, puis que nous ne les touchons qu'autant qu'elles sont capables de nous faire connoître les perfections de l'homme.

Nous ne nous arrêterons pas sur l'imagination, qui n'est à proprement parler, qu'un amas de sensations affoiblies, qui subsistent encore dans nôtre ame à l'occasion des traces que les objets extérieurs ont laissé dans nôtre Cerveau, un amas, dis-je, de sensations que l'ame arrange, & dont elle se sert ensuite pour se représenter d'autres objets.

Mais nous ne pouvons assés admirer cette intelligence de l'homme, qui rectifie les sens, qui corrige l'imagination, purifie & étend les perceptions nées à l'occasion des corps, qui unit plusieurs idées dans

le jugement qu'elle forme des choses, & plusieurs jugemens dans le raisonnement, qui pese, compare, examine, recherche, & par le rapport qu'elle trouve entre les choses, fait la dépendance des arts, des sciences, des gouvernemens, & produit toutes les merveilles de la société raisonnable.

N'y a-t-il pas de l'extravagance à dire, que cette intelligence a pour principe le mouvement de la nature, & qu'elle n'est qu'un arrangement d'atomes, qui agités d'une certaine manière, acquièrent une autre situation? Conçoit on bien qu'un atome sans sortir du corps, parcoure la Terre & les Cieux dans un moment, qu'il aille par tout sans se mouvoir d'une manière plus noble & plus admirable que s'il se mouvoit? Une portion de matière peut elle connoître les autres, & après se connoître elle même, agir sur soy, se replier non seulement sur elle même, mais encore sur sa
ma-

maniere d'agir, & sur la maniere de cette maniere, & sur la reflexion qu'elle fait sur cette maniere à l'infini? Est-il donc vray que quelques atomes enfermés dans je ne scay quel petit tuyau, jugent du plan de l'univers, du dessein de monde & connoissent la sagesse du Createur? Est-ce une propriété à ce mouvement pensant, non seulement de faire mouvoir ces atomes: mais de représenter celuy des corps célestes & celuy des Sphères, qui sont seulement dans l'ordre des choses possibles? Ces atomes dont le choq est une pensée, ont ils cette admirable vertu de pouvoir, quand ils se rencontrent, ne heurter que le degré general d'être, ou celuy de substance, ou la notion generale du corps, sans choquer l'individu dans ce mouvement, pensée que nous appellons précision?

A-t-on jamais ouï dire, qu'il y eût un mouvement proprement dit, sans

que proprement un corps passât d'un lieu à un autre; comme la pensée qui passe du passé, qui n'est plus, à l'avenir, qui n'est pas encore; & va du néant, qui a précédé nôtre être, à l'aneantissement, qui termine les esperances de l'Incredule?

L'esprit de l'homme n'est pas seulement au dessus de la condition de la matiere: mais ce qui est admirable, il a une espece d'infinité dans ses actes. Car il vole d'objet en objet, & les multiplie à l'infini. Il n'est jamais las de connoître; & quoy que ses perfections soient en effect bornées, puis qu'il ne connoit pas toutes choses, il est certain que son excellence à quelque égard est sans limites, puis qu'il peut successivement les connoître toutes.

Comme l'esprit de l'homme n'est jamais las de connoître, son cœur n'est jamais las de désirer; & tel qu'est l'abîme de la connoissance, tel est l'abîme de la cupidité au dedans

dans de nous. Ce Prince ambitieux, dont le cœur étoit plus grand que l'univers, dont il étoit le maître, n'avoit pas au fond des sentimens plus élevés & plus vastes, que ceux qui sont cachés dans les secretes dispositions de chacun de nous; & le cœur d'un Heros n'est pas différent de celuy des autres hommes. Il ne tient qu'à la prospérité & aux grandes occasions, que cet homme qui habite dans une cabane, ne souhaite de nouveaux mondes à conquérir.

Quand un homme est dans la pauvreté, il fait seulement des vœux pour avoir le nécessaire. Lors qu'il a le nécessaire à la nature, il demande le nécessaire à la condition. Est il parvenu à cet état? Il cherche ce qui peut satisfaire sa cupidité. A-t-il obtenu tout ce que son cœur semble pouvoir désirer? il forme contre la raison de nouveaux desirs encore. Voyés ces

Maîtres du monde, qui après s'être élevés au dessus des autres hommes, fouhaitent la condition des bestes, c'est qu'ils peuvent cesser d'âquerir : mais qu'ils ne peuvent cesser de désirer.

Telle est l'excellence de l'homme, qu'elle paroît jusques dans des déreglemens les plus honteux. Car ne vous imaginés point que cette insatiable avidité de nôtre cœur ayt sa premiere source dans nôtre corruption. Les hommes sont coupables de s'attacher avec trop de passion à la recherche des biens du monde : mais ils ont raison de ne point se contenter des biens finis, eux qui sont destinés à posséder le Souverain bien.

Il faut bien que cela soit ainsi ; Car nous voyons que dans la nature, chaque chose se contente des biens qui sont deus à son espee. Les poissons se contentent de l'eau où ils nagent, les oiseaux sont

font satisfaits de voler dans l'air, les bestes des champs n'ont plus rien à désirer, quand elles ont trouvé l'herbe, qui leur sert de nourriture, & d'où vient donc que l'homme est si peu satisfait des avantages temporels, s'il est vray que ceux-ci doivent faire tout son partage? Croira-t-on que la sagesse du Createur se soit démentie en ceci précisément? A-t-elle mal connu, ou la nature des biens du monde incapable de nous satisfaire, ou la nature de nôtre cœur incapable d'en être satisfait? Ou plutôt n'est-ce point qu'ayant connu les biens du monde, nôtre cœur & la disproportion naturelle, qui est entre eux, Dieu a formé les choses dans cet ordre, parce qu'il se reservoit nôtre ame, pour la remplir luy même, pour la satisfaire, & pour répondre par son excellence & par sa beatitude infinie à l'infinie succession de nos pensées & de nos

désirs ; ou si vous voulés , aux recherches infinies d'un esprit qui cherche à tout connoître, parce qu'il est destiné à connoître Dieu , & à l'infinie avidité d'un cœur , qui n'est satisfait d'aucun bien particulier , parce qu'il est destiné à la possession du Souverain bien , qui enferme tous les autres.

La nature , les perfections & la fin de l'homme forment ce que nous appellons sa dignité naturelle : mais tout cela roule sur l'éternité de sa durée. Nous tirerions un fort petit avantage d'être spirituels dans nôtre essence, si cette idée n'enfermoit celle de l'immortalité. Mais il y auroit de l'extravagance à s'imaginer, que parce que ce qui se dissout, perit , ce qui est incapable de dissolution, perisse. Que dis-je ? l'étendue ne se perd point , quoy qu'elle áquiere d'autres manieres d'être , & le corps de l'homme après la mort, pour estre cendre, ou chair,

ou

ou boïe, ou vers, ou vapeur, ou poussiere ne laisse pas d'être un corps. La mort dans son idée propre est une destruction d'organes, ou une dissolution. Si donc elle n'anéantit point le corps, dont elle separe les parties, comment anéantira-t-elle cet esprit, cette intelligence, qui n'estant ni étendue, ni mouvement, ni union de parties, & n'ayant évidemment aucun rapport naturel à toutes ces choses susceptibles de dissolution ?

Les perfections de l'homme, dépendent aussi de son immortalité. En vain trouverions nous une espece d'infinité dans les sensations de nôtre ame, diversifiées à l'infini selon la diversité des choses exterieures qui en font l'occasion; dans nôtre imagination capable d'assembler des images sans nombre pour nous représenter les objets; dans nôtre esprit, qui n'est jamais las de connoître, & dans nôtre

E 5

cœur

cœur qui désiré à l'infini, si n'ayant esté faits que pour le temps & ne devant durer que quelques années, nous ne pouvions avoir, qu'un nombre de sensations borné, ni imaginer que pendant un certain temps fort court, ni avoir qu'une succession de pensées proportionnée à la briefveté de nôtre vie; ni enfin posséder qu'une felicité passagere & bornée. Car il n'y à qu'une succession infinie de durée, qui assortisse cette succession infinie de sentimens, de pensées & de desirs, dont l'homme se trouve naturellement capable.

Difons donc que c'est dans l'homme immortel que nous trouvons la nature, les perfections & la fin de l'homme, qui forment sa dignité naturelle.

Au reste comme la nature & les perfections de l'homme, nous ont fait entrevoir sa fin, sa fin nous fait connoître aussi quels sont ses

de-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 75
dévoirs & ses obligations naturel-
les. C'est ce que nous confide-
rerons dans le chapitre suivant.

CHAP. III.

*Ou l'on tâche de connoître l'homme,
en considerant la nature & l'éten-
due de ses devoirs.*

NOs devoirs coulent de la na-
ture & ne viennent pas uni-
quement de l'éducation, comme
quelques uns s'imaginent. Il ne
faut pour le justifier, que supposer
deux principes, le premier est que
naturellement nous nous ayons
nous-mêmes, étant sensibles au plai-
sir, haïssant le mal, desirant le bien
& ayant soin de nôtre conserva-
tion. Le second qu'avec ce pen-
chant à nous aymer, la nature nous
a donné une raison pour nous con-
duire. Nous nous ayons natu-
rellement nous mêmes, c'est une
verité

verité de sentiment ; nous sommes capables de raison , c'est une verité de fait. La nature nous porte à faire usage de la raison pour diriger cet amour de nous mêmes , cela naît des principes de ce dernier d'une maniere tout à fait necessaire , n'étant pas possible que nous nous aymions veritablement , sans employer toutes nos lumieres à chercher ce qui nous convient.

Or de là que la nature nous ordonne de rechercher nôtre bien , il s'ensuit qu'on ne peut point dire sans une contradiction évidente, que l'homme soit naturellement sans devoir & sans loy. Il faut demeurer d'accord de la difference essentielle qu'il y a entre le bien & le mal moral , puis que le premier consiste à suivre la loy de la nature raisonnable & l'autre à la violer.

Cette loy naturelle en general peut se diviser en quatre autres , qui sont ses especes particulieres, la Loy

de

de la Temperance, qui nous fait éviter les excès & les débauches, qui ruinent nôtre corps & qui font tort à nôtre ame ; la Loy de la Justice, qui nous fait rendre à chacun ce qui luy appartient & le traiter comme nous fouhaiterions qu'il nous traitât ; la Loy de la Modération, qui nous défend de nous venger sachant que nous ne le pouvons faire qu'à nos dépens & que respecter en cela les droits de Dieu, c'est avoir soin de nous mêmes ; & enfin la Loy de la Beneficence, qui nous engage à faire du bien à nos prochains.

Il est certain que l'immortalité de l'homme fait la perfection & l'étendue des ces quatre sortes de loix. Un homme qui se connoit sous l'idée d'un être immortel, ne fera pas sa fin des plaisirs, que l'Auteur de la nature attache à ce qui fait la conservation ou le propagation du corps. Nous ne voudrons point faire tort aux autres, si nous

ne

ne craignons pas seulement un retour d'injustice dans cette vie; mais si de plus nous apprehendons de nous faire à nous même par là un préjudice éternel. Celuy qui fera occupé, comme il doit l'être, de sa dignité naturelle, qui l'éleve sans doute extremement au dessus des outrages qu'il peut recevoir, bien loin de vouloir se satisfaire aux dépens de la gloire de Dieu, concevra à peine quelque ressentiment de quelque maniere qu'on le traite. Enfin si cette communion naturelle & temporelle que nous avons avec les autres hommes dans la société, peut faire naître quelque bienveillance entre nous, qui s'augmente selon le degré du commerce temporel que nous avons avec eux, quels motifs d'amour & de beneficence ne trouvons nous pas dans l'idée de cette société éternelle, que nous devons, ou que nous pouvons avoir avec eux?

Ainsi

Ainsi la loy naturelle est dans l'homme : mais la perfection & l'étendue de cette loy est dans l'homme immortel.

Au reste ces quatre fortes de loix font ce que nous appellons la Loy Naturelle, laquelle est la plus ancienne, la plus generale, la plus essentielle de toutes & le fondement des autres. C'est la plus Ancienne, puis que l'amour de nous-mêmes & la raison précédent en nous toute forte de penchans & de loix. C'est la plus Generale. Car il y a bien eu des hommes, qui n'ont point oui parler du droit revelé : mais il n'y en a point qui soient venus au monde sans cette loy qui les porté a rechercher leur véritable bien. C'est la plus Essentielle. Car ce n'est point ici, ni la loy du Juif ni la loy du Chrétien simplement, c'est la loy de l'homme ; elle n'appartient pas seulement à la Loy ou simplement à l'E-

80 L'ART DE SE
à l'Évangile ; mais à la Nature dans
quelque état que celle-ci se trouve.
Enfin c'est le Fondement de toutes
les autres.

Il est aisé de le voir , si l'on con-
sidere que toutes les autres loix ne
font autre chose , que la Loy Natu-
relle renouvelée & accommodée
à certains états où les hommes se
trouvent. Vous trouvez la loy na-
turelle dans celle que Dieu donna
à nos premiers Parens. Le Legisla-
teur y suppose que l'homme s'ayme
luy-même , puis que sa loy est fon-
dée sur des promesses & des mena-
ces. On luy propose le bien & le
mal. On l'éclaire pour connoître
l'un & l'autre. On l'engage à la
réconnoissance que la nature elle
même nous prescrit. Dieu luy de-
mande un hommage pour tant de
faveurs qu'il luy accorde , & cet
hommage consiste à s'abstenir de
manger du fruit d'un seul arbre.
On luy prescrit le devoir de sa
con-

conservation. *Au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort.* Comme aussi la loy de la Justice. Car qu'y a-t-il de plus juste, que de céder au Createur l'Empire de ses ouvrages & de ne vouloir pas user de ses creatures malgré luy. C'est donc ici la loy naturelle accommodée à l'estat, où Adam se trouvoit alors.

En effét on ne pouvoit pas luy défendre encore l'usage des Idoles, qui luy étoient inconnües, ni de blasphemer le nom du Seigneur, lors qu'il ne faisoit que commencer de le benir, ni de se réposer un jour de la semaine, luy qui devoit se réposer touÿjours, ni de tuer son Prochain, qui n'existoit point encore, ni de commettre adultere, lors qu'il n'y avoit qu'une seule femme, ni de dérober dans un temps, où toutes choses luy appartenoyent, ni de porter faux témoignage, lors qu'il n'en pouvoit

F

porter

porter, si ce n'est contre luy même, ni de convoiter, puis que toutes choses estoient à luy.

Mais lors que les hommes se firent multipliés sur la terre, comme ils changerent d'estat, Dieu de temps en temps rétraça cette loy naturelle & la donna aux hommes sous une autre forme, parce qu'elle devoit être proportionnée aux circonstances où ils se trouvoient.

C'est pourquoy il ne faut point s'imaginer, que lors qu'on dit que le Decalogue contient la loy naturelle, il faille entendre qu'il n'enferme autre chose, que ces principes simples & communs de la loy naturelle, qui doivent conduire tous les hommes. J'avoüe bien que le Decalogue est la loy naturelle renouvelée & retracée aux yeux des Israélites : mais il est certain aussi, que c'est la loy naturelle accommodée à l'état où les Israélites, se trouvoient alors. Voici des re-
mar-

marques qui ne nous permettent point d'en douter.

Les Israélites avoient esté délivrés de la captivité d'Égypte. Cela fait que le Legislatteur s'enveloppe, pour ainsi dire, de ce bienfait, pour les porter à l'obeissance qu'ils luy doivent. *Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ay retiré hors du pais d'Égypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point &c.* On void bien que ce motif n'a pas la même force sur le cœur des hommes qui n'ont point eu de part à cette délivrance. Il ne servira de rien, de dire que s'ils n'ont pas eu tous leur part à la délivrance temporelle des Israélites, ils ont esté délivrés spirituellement de l'Égypte du peché. Les sens mystiques sont bons dans un simple enseignement destiné à instruire; mais ils ne sont point d'usage dans un précepte, qui demandant une obeissance exacte, ne peut estre conçu en des termes trop précis, ni trop

propres ; & puis combien y a-t-il de peuples, à qui certainement Dieu a donné la loy naturelle comme aux autres, qui n'ont jamais ouï parler de la délivrance des Israélites par le ministere de Moïse, & qui par consequent n'ont pû y trouver un embleme de leur délivrance spirituelle.

2. Les Israélites étant dans un désert, où ils ne pouvoient boire que de l'eau, ni manger que de la manne, ils n'avoient pas besoin d'enseignement ni de précepte qui les portât à la sobriété, en leur faisant fuir l'ivrognerie & les excès de la bonne chere. C'est la seule raison que l'on peut donner de ce que le Legislatteur dans le Decalogue n'a point défendu cette espece d'intemperance, laquelle a toujours passé pour un vice tres capital.

3. Les Cananéens qui avoient attiré la colere de Dieu par leur idolatrie, & portoient la peine de leurs
pro-

propres pechés, ne laissoient pas de paroître maudits exterieurement & interpretativement, comme l'on parle dans l'école, à l'occasion du crime de Cam, qui découvrit la honte de son Pere & fût puni par cette malediction prophetique, qui prélegea la ruine de la posterité de Canaan, fils de cet Impie. On ne peut nier que le Decalogue n'y fasse une manifeste allusion dans le Cinquième Précepte conceu en ces termes : *Honore ton pere & ta mere, afin que tes jours soient prolongés sur la terre, laquelle le Seigneur ton Dieu te donne.* Il est certain que par la terre, il faut entendre, non la terre des vivans en general : mais cette terre qui avoit été donnée en partage aux Israélites, ce qui est évident par cette expression, *laquelle le Seigneur ton Dieu te donne*, & il n'y a point de doute, que le sens de la loy ne soit, qu'ils doivent éviter le crime de Cam,

qui devint funeste à sa posterité & tâcher d'obtenir par une conduite opposée la benediction de Dieu, qui peut les affermir dans leurs possessions.

4. Il est certain que la nature nous enseigne à consacrer au service de Dieu une partie de nôtre vie; car puis que nous tenons de luy tous les momens de nôtre durée, la reconnoissance & la justice veulent que nous luy en dédions quelques uns & même que nous ayons certains temps, que nous consacrons particulièrement à la piété: mais d'observer le septieme jour plutôt qu'un autre, & d'en étendre l'observacion jusques aux bestes, c'est ce qui a du raport, non plus avec la nature: mais avec l'état où ce peuple se trouvoit; Dieu ne vouloit point qu'il perdit la memoire du bienfait de la creation, en negligant la pratique d'une feste, qu'il avoit instituée dans l'intention de perpetuer

tuer la memoire de ce grand événement.

On peut connoître à tous ces caracteres que la loy du Decalogue ne differre point de la loy naturelle dans son fond & dans ses premiers principes : mais seulement dans sa maniere & dans l'étendue qu'il falût luy donner, pour la proportionner à l'état & aux besoins du peuple d'Israël. Cela est évident par une remarque generale que l'on peut faire sur ce sujet; c'est que les grands motifs, qui soutiennent les préceptes de cette loy en general, sont les benedictions & les maledictions temporelles, qui sont les motifs, que le Souverain Legislatteur ayt pû employer pour se faire obeir; luy qui pouvoit menacer les hommes des peines éternelles destinées aux méchans, & annoncer à ceux qui observeroient sa loy, une vie éternelle & bienheureuse. D'où vient qu'il suppri-

me ces puissans motifs, ces objets redoutables, ou du moins qu'il ne les fait connoître que d'une maniere confuse, pendant qu'il prend toute la force de ses promesses & de ses comminations, de la grandeur des biens & des maux corporels? C'est qu'il proportionne sa loy à l'état dans lequel le peuple d'Israël se trouvoit alors, le temps n'estant pas encore venu de réveler clairement la vie & l'immortalité bienheureuse en Jesus Christ, qui entre autres caracteres de sa vocation Divine, devoit avoir celuy d'une claire & abondante révelation.

CHAP.

C H A P. IV.

Où l'on continue à faire quelques reflexions sur le Decalogue, le considerant comme l'expression de la loy naturelle accommodée à l'état des Israëlites.

LE premier Précepte qu'il contient est d'une si grande importance qu'il semble contenir luy seul la Morale & la Religion. Il enferme un commandement & une défense. Le commandement est d'aymer Dieu de tout nôtre cœur, de toutes nos forces & de tout nôtre entendement. La défense est de n'avoir point d'autre Dieu devant la face du Seigneur.

Pour bien comprendre ce Précepte, il faut remarquer en general, qu'on peut aymer quelqu'un par sentiment, ou par raison, ou enfin par sentiment & par raison tout ensemble. On appelle aymer

quelqu'un par Sentiment, l'aymer pour le bien qu'il nous fait, ou pour le plaisir qu'il nous donne. On appelle aymer par Raison, aymer la perfection pour la perfection même. On appelle aymer par Sentiment & par Raison, aymer quelqu'un & à cause du merite & des perfections qu'il possède, & à cause du bien qu'il nous a fait ou qu'il peut nous faire.

L'amour de Raison ne paroît pas au fond different de l'estime, & il ne dit tout au plus qu'une estime qui s'intéresse pour l'objet estimé, qui cherche à luy faire du bien, ou qui luy en souhaite. Nous ayons de cette maniere le merite étranger, éloigné & qui n'a aucun rapport avec nous; mais comme nous verons cy-après, il n'est pas facile d'en trouver de ce caractère.

Nous nous ayons au contraire nous-mêmes par Sentiment & non pas par Raison. L'amour de nous-mêmes

CONNOÎTRE SOY-MEME. 91
mêmes précède le jugement que nous faisons, que nous devons nous aimer; & nous aurions beau faire mille raisonnemens contraires à ce penchant, nous ne laisserions pas de nous aimer toujours.

Enfin Dieu s'ayme luy-même par Raison & par Sentiment, par raison, parce qu'il connoît ses propres perfections; par sentiment, parce qu'il goûte sa beatitude infinie, & c'est par raison & par sentiment que nous devons aussi l'aymer, par raison, puis qu'il possède toutes les perfections, par sentiment, puis qu'il nous communique tous les biens que nous pouvons sentir & posséder. Dieu semble demander ici l'amour de sentiment. Il ne dit pas, je suis le Dieu qui ay toutes les perfections &c. mais je suis l'Eternel ton Dieu qui t'ay retiré hors du pais d'Egypte &c. Et il est remarquable que ce caractere est commun à toutes ses ré-
vela-

L'ART DE SE
velations qu'il adresse aux hommes
sur la terre, c'est de se manifester
à eux, revêtu de quelqu'un de ses
bienfaits, pour gagner leur cœur par
la reconnoissance. Il estoit servi
dans l'Ancien Monde sous le nom
de Dieu qui est, & qui est remuner-
ateur à ceux qui l'invoquent. Il
fût connu en suite sous le nom du
Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Ja-
cob. Apres il donna sa loy en se
déclarant le Seigneur, qui avoit
rétiré ce peuple du pais d'Egypte.
En suite un Prophete declare
que le temps est venu auquel on
ne dira plus, l'Eternel est celuy qui
a rétiré son peuple hors du pais
d'Egypte : mais bien l'Eternel, est
celuy qui a fait rémonter son peu-
ple hors du pais de Babylon. En-
fin lors que le temps destiné à la
rédemption des hommes est venu,
Dieu ne s'appelle plus que le Dieu
de misericorde & le Pere de nôtre
Seigneur Jesus Christ.

Ceux

Ceux là donc se trompent beau-
 coup dans cette matiere, qui s'ima-
 ginent que c'est offenser Dieu, que
 de l'aymer autrement que pour
 l'amour de luy même & qu'il n'y
 a point de mouvement intéressé de
 nôtre cœur, qui ne soit criminel.
 On n'a pour réfuter ces specula-
 tions, qu'à faire reflexion sur la con-
 duite de Dieu, qui non seulement
 consent que nous l'aymions par les
 motifs du bien, que nous trouvons
 dans sa possession : mais qui le veut
 & qui proportionne ses révélations
 à ce dessein ; & aussi peut on dire
 qu'on glorifie le Souverain bien
 lors qu'on le desire ardemment, &
 qu'on ne trouve ni repos, ni joye
 que dans sa communion.

Ce grand Précepte peut être pro-
 posé à l'homme mortel pour le con-
 fondre, en luy faisant voir son im-
 possibilité à accomplir la loy de
 Dieu : mais il n'y a que l'homme
 immortel qui puisse remplir ce dé-
 voir.

94 L'ART DE SE MOU
voir. Ce n'est pas l'homme qui
perit, qui se sent avoir de grandes
obligations à Dieu : mais l'homme
qui subsiste éternellement. Et ce
n'est point dans un amas de faveurs
perissables, mais dans l'assemblage des
biens incorruptibles que nous trou-
vons les motifs d'un amour & d'une
réconnoissance dignes de Dieu.

Ainsi aussi l'homme de la nature
considéré comme un homme, qui
a des relations courtes & passage-
res avec les autres hommes, ne peut
ni ne doit aimer les autres autant
que luy même. Si nous étions obli-
gés d'aimer un indifférent & un
inconnu autant qu'un pere aime ses
ensans, ou que les ensans aiment
leur pere; certes tout ne seroit que
desordre & que confusion dans le
monde raisonnable. Nous devons
aimer nos ensans plus que nos pa-
rens, nos parens plus que les person-
nes indifférentes; or comme c'est
l'amour de nous mêmes qui fait
cette

cette inégalité & cette variété de nos affections, il s'ensuit qu'il y a une première loy de la nature, qui veut que nous nous ayons plus que les autres.

Mais l'homme immortel a d'autres veues & d'autres obligations. Toutes ces diverses sortes de proximité & de relation qui regardent cette vie, disparoissent devant les relations de la société éternelle, que nous devons avoir avec les autres. Un prochain temporel que la nature nous montre ne nous est pas si considérable que le prochain éternel que la foy découvre en luy. Au reste il y a des personnes qui s'ayment avec tant de dérèglement, qu'il n'est nullement bon qu'ils ayment les autres, comme ils s'ayment eux-mêmes. Car n'est il pas vray, que si nous disions à un homme, je souhaite que vous soies ingrat, aveugle, emporté, vindicatif, superbe, voluptueux, avare,
afin

afin que vous puiffiés avoir plus de plaifir au monde, il auroit raifon de penfer, ou que nous extravaguons, ou que nous voulons luy faire un mechant compliment; & neantmoins ce feroit là aymer fon prochain comme l'on s'ayme foy-même.

Pour avoir le droit d'aymer le prochain comme foy-même il faut s'aymer foy-même par raport à l'éternité. Il n'y a que l'homme immortel qui foit en état de bien observer ce précepte.

On demande ici, fi lors que la loy nous ordonne d'aymer le prochain comme nous mêmes, elle veut que nous l'aymions par les motifs de l'amour que nous avons pour Dieu, ou par les motifs de ce luy que nous avons pour nous. Je répons en diftinguant toujours un amour de raifon & un amour de fentiment. Quand nous aymons le prochain d'un amour de raifon, il

eft

est certain, que les motifs de cet amour doivent être pris de l'amour que nous avons pour Dieu. Quand nous aymons le prochain d'un amour de sentiment, les motifs de cet amour ne peuvent être pris, que de l'affection que nous avons pour nous mêmes. Ainsi on peut répondre en un mot, qu'il faut l'aymer par l'un & par l'autre de ces deux motifs; & il semble que la loy du Decalogue nous confirme dans cette pensée. Car elle met le précepte qui régarde le prochain, immédiatement après celui qui regarde Dieu, pour nous apprendre que l'un est une dépendance de l'autre, & que nous devons aymer le prochain par l'amour de de Dieu; & d'un autre côté, il appelle celui qu'il nous récommande d'aymer, du nom de prochain, pour nous dire que nous sommes intéressés à l'aymer, parce que c'est une personne, qui nous appartient.

La raison nous dit que Dieu étant la beauté supreme & infinie, est ay-mable pour luy même & que toutes choses le sont pour l'amour de luy. Elle veut donc que nous ay-mions les objets selon la raport & la con-venance qu'ils ont avec Dieu. L'ex-perience que nous faisons de nôtre être, accompagnée de joye & de plai-sir, nous obligeant à nous aymer premierément nous mêmes, la natu-re nous enseigne à aymer les person-nes, selon le plus & le moins de prox-imité ou de convenance, qu'elles ont avec nous: Ces deux loix ne se com-batent point, l'une est, pour ainsi dire, la loy de la raison & l'autre la loy du sentiment, l'une est l'instinct de la nature, qui perit & l'autre l'in-stinct de la nature immortelle, l'une se raporte à la courte Societé, que nous devons avoir les uns avec les autres & l'autre au commerce eter-nel, que nous devons avoir avec eux en Dieu.

C H A P. V.

Où l'on continue à examiner l'étendue de nos devoirs, en considérant la loy du Decalogue.

DE ce que nous devons aymer Dieu il s'enfuit, que nous ne le devons point confondre avec ses creatures par l'idolatrie. La défense fuit naturellement le commandement à cet égard.

Dieu en établissant l'ordre naturel que nous voyons dans le monde, a certainement pris toutes les mesures pour nous empêcher de tomber dans l'idolatrie. Car premièrement pour nous défendre de l'idolatrie de nous mêmes, il n'a point voulu que nous connussions nos perfections, qu'en reconnoissant nôtre dépendence. Nos perfections sont nos sentimens, nos pensées & nos diverses affections. Si toutes ces perfections, ou ces qua-

lités spirituelles naissoient de nous & se trouvoient en nous, sans qu'elles fussent attachées à des causes exterieures, il y auroit du danger que nous ne nous applicassions à nous mêmes l'idée que nous avons de Dieu, qui est celle d'un être tout parfait. Car s'il dépendoit de nôtre volonté, independemment de la matiere & des choses du dehors, de voir telle couleur, tel mélange de lumiere qu'il nous plairoit, d'entendre par tout & en tout temps telle voix, ou telle harmonie qu'il nous sembleroit bon; que nous peussions même avoir à l'infini des sentimens tout nouveaux, en formant simplement le dessein vague de les y avoir, il y auroit un danger manifeste, que nous ne nous prissions nous mêmes pour Dieu.

Il semble qu'on peut faire la même remarque sur ce qu'il a choisi pour causes occasionales de nos pensées, non des creatures aussi par-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 101
parfaites ou plus parfaites que
nous, comme les Anges, ou d'au-
tres Intelligences d'un ordre égal,
ou supérieur au leur; mais la ma-
tiere diversifiée par sa figure, par
son mouvement, par son repos &
par l'arrangement de ses parties,
c'est-à-dire, le sujet du monde que
nous concevons, qui est le moins ca-
pable de perfection.

Que si Dieu a permis, que les
hommes révetissent les choses exte-
rieures de leurs propres perfections,
c'a été avec une précaution, qui
nous empêche de les prendre pour
l'objet de nôtre adoration. Car
prennés garde qu'il a attaché les
sentimens de l'homme les plus vifs,
& ceux par conséquent, qui enfer-
ment le plus de perfection, aux
parties de la matiere que nos sens
même nous représentent comme les
moins parfaites. Ce qui le cha-
toüille le plus, est ce qui l'abaisse
d'avantage. Le vif sentiment de

son excellence est joint avec les plus grandes marques de son abaissement. Car ne doutés point que le plaisir ne soit quelque chose de divin, & qu'il ne fasse au fond un très grand caractère de l'excellence de l'homme. D'où vient donc, que ce plaisir est plus grand, à proportion qu'il est attaché à des objets plus bas, & cela d'une manière si sensible, que les idées même confuses suffisent pour nous le montrer ? C'est que Dieu a voulu nous empêcher de prendre pour l'objet de nôtre adoration les choses extérieures, voyant combien nous serions portés à les aimer par le plaisir, dont elles sont l'occasion, en nous faisant voir que celles qui nous flatent d'avantage, sont celles qui méritent le plus nôtre mépris.

Allons plus loin, Dieu n'a point voulu se manifester sous une forme visible. Il defend de faire aucune représentation corporelle de luy.

Tu

Tu ne te feras aucune image taillée, ni aucune ressemblance des choses qui sont au ciel ou en la terre, &c. Et il apuye cette défense sur cette remarque importante. Souviens toy que lors que tu étois en Horeb ; tu entendis bien une voix : mais que tu ne vis point de ressemblance, c'est pourquoy vous prendrés garde sur vos ames, &c.

C'est que les sens nous représentent toûjours un objet sous une forme déterminée, un arbre nous paroît toûjours un arbre, la terre la terre, le ciel le ciel ; ce qui emporte une perfection limitée, renfermée dans une seule idée, & distinguée de toute autre. Or comme Dieu enferme toutes les perfections, & qu'il n'est pas vray de dire, qu'il soit tellement une chose, qu'il ne soit point l'autre, puis qu'il contient éminemment toute la gloire & toute la perfection, qui peut estre conçüe, il s'ensuit que nos sens nous

104 L'ART DE SE
le représenteroient sous une idée très
fausse, s'il leur étoit permis de nous
le représenter.

Les objets des sens sont plus
nobles qu'on ne s'imagine com-
munément. Car ils sont revêtus
des qualités spirituelles de nôtre
ame, qui sont ses sentimens; & quoy
que nôtre imagination se trom-
pe dans l'idée confuse qu'elle en a,
cette erreur fait honneur à la ma-
tiere, & elle n'est d'aucun incon-
venient: mais il n'en seroit pas de
même, si Dieu devenant l'objet de
nos sens, nous venions à confon-
dre les sentimens de nôtre ame
avec les perfections de cet Estre
tout parfait; car il arriveroit alors,
& que nous serions coupables d'im-
piété, en ayant de Dieu une idée,
qui ne convient proprement qu'à
nous-mêmes, & que nous serions
coupables d'idolatrie, en transpor-
tant dans l'objet de nôtre adora-
tion, nos propres sentimens.

Ainsi

Ainsi on peut dire que, lors que Dieu n'a point voulu se rendre présent à nos sens, il a eu principalement dessein de nous deffendre de l'idolatrie & de nous mettre en état de le glorifier par la recherche naturelle, que nôtre esprit fait des ses perfections. Ce que nous tâcherons d'expliquer ici avec un peu plus d'étendue, à cause de l'importance de la matiere.

Nous ne sommes point du sentiment de Mr. Descartes, qui a creu que tous les hommes en venant au monde, avoient une idée de Dieu naturellement imprimée dans leur esprit. Ce sentiment à la verité nous paroîtroit bien commode & d'un grand usage dans la Morale & dans la Theologie; mais à quoy sert il qu'il nous paroisse commode, si nous ne pouvons nous persuader qu'il soit veritable?

Pour dire ce que nous pensons là dessus, il faut que nous parta-

gions nos connoissances en quatre especes selon la division reçue dans l'école, qui sont la simple Apprehension, le Jugement, le Raisonnement & la Methode. La methode assemble plusieurs raisonnemens le raisonnement plusieurs jugemens, le jugement plusieurs idées. Ainsi on peut dire que ces dernieres sont les premiers élémens, auxquels nos connoissances se réduisent.

Ces idées sont encore de deux ordres, les unes sont simples & les autres composées. L'idée simple c'est celle qui n'est point composée de plusieurs autres. L'idée composée, c'est celle qui renferme plusieurs idées simples. L'idée de l'être, celle de la substance, celle du corps, celle de la pensée sont des idées simples. L'idée d'un bâtiment, d'une Republique &c. sont des idées composées. Ainsi comme toutes les autres connoissances se réduisent aux idées, il est vray de

de dire aussi que toutes les idées se réduisent aux idées simples qui sont, comme les élémens & les materiaux, dont toutes les autres sont composées.

Les idées simples sont encore de deux ordres, les idées de sentiment & les idées de précision. J'expliqueray les termes. Les idées de sentiment sont les idées qui nous représentent quelque sentiment de nôtre ame, ou des objets revetus de ce sentiment. L'idée du feu est une idée de sentiment. Elle me représente un corps revetu à peu près de ce que je sens, lors que je m'approche de luy. Les idées des choses que nous apercevons, ou que nous avons aperçues par les sens, sont manifestément de cet ordre. Les idées de précision sont les idées generales que l'ame a des choses, lors qu'elle les conçoit sous des notions communes; ainsi l'idée de l'être est une idée de précision par-

ce

108 L'ART DE SE
ce qu'elle ne représente à nôtre
ame, que l'attribut general dans le-
quel toutes les choses qui existent,
conviennent. On doit dire la
même chose de l'idée de substance,
de perfection, d'être parfait &c.

Les idées de sentiment se redui-
sent à deux ordres, le premier
comprend celles que nous avons
à l'occasion des corps qui frappent
l'organe de nos sentimens. On se
trompe sans doute lors qu'on s'ima-
gine que nous n'apercevons alors
que des qualités corporelles, dans
les choses qui nous environnent.
Car ces qualités que nôtre imagi-
nation leur attribüe étant nos pro-
pres sentimens, on ne peut douter,
que ce ne soient des qualités spiri-
tuelles; & je ne scay si l'on ne peut
point dire sans avancer un trop
grand paradoxe, que les sens ne
nous représentent pas moins nous-
mêmes, que les choses qui sont au-
tour de nous. Le second ordre des
idées

idées de sentiment sont les idées spirituelles que nous avons de la pensée, du doute & du raisonnement, lors que nous connoissons que nous pensons, que nous doutons & que nous raisonnons &c. Car on peut dire qu'il est impossible de penser, sans s'apercevoir que l'on pense par le sentiment même de la pensée.

Il ne faut pas s'imaginer comme font les esprits foibles que les idées de précision, pour s'appeller abstraites & pour s'éloigner des idées de sentiment, enferment moins de réalité & de vérité que les autres; & il suffit de remarquer au contraire, que sans le secours des idées nous n'aurions que l'idée de nous-mêmes; & qu'ainsi nous ne connoîtrions point les choses qui sont hors de nous.

Après avoir fait toutes ces observations, je considère l'idée de Dieu, & j'examine de quoy elle est com-

composée; il est certain qu'elle ne l'est que des idées de sentiment, ou des idées abstraites, ou des unes & des autres confondües ensemble. S'il entre dans cette idée des idées de sentiment, & que ce soient des idées corporelles, cette idée est fautive & imparfaite, & il faut la corriger par l'ordre de Dieu même. *A qui me fairiés vous semblable, ma main n'a-t-elle pas fait toutes ces choses?* Que si l'on s'arreste aux idées de sentiment spirituelles, pour les faire entrer dans l'idée de Dieu, on ne fait encore que révéter Dieu des sentimens & des qualités de son esprit, scavoir de la pensée, de l'intelligence, de la bonté & de la sagesse qu'on a trouvées en foy. Que si l'on se représente Dieu comme une être, comme un être parfait; voyla des idées abstraites, qui viennent au secours des idées de sentiment. Car l'idée de l'être tout parfait n'est pas une idée, qui en-

CONNOÎTRE SOY-MEME. III

enferme actuellement & distincté-
ment toutes les perfections. On
ne peut point dire toutes les per-
fections, là où il y a infinité de per-
fections. Si nous avions une idée qui
nous représentât particulièrement
& distinctément cette infinité de per-
fections, qui sont dans l'être supreme,
nous connoîtrions Dieu, comme
Dieu se connoît luy même, & nôtre
entendement seroit capable de voir
l'infini tout à la fois; ce qui est extre-
mément éloigné de sa portée & de sa
condition. Qu'est ce donc que l'idée
de l'être tout parfait? c'est une idée
composée par l'intelligence, étendue
par l'esprit, accommodée par l'en-
tendement, & composée de divers
raisonnemens d'une intelligence, qui
voyant que Dieu a necessairement
cette perfection, & encore cet autre
qu'il ne manque d'aucune, qu'il n'en
fauroit manquer, se forme une idée
de perfection infinie, en niant qu'elle
ayt aucunes bornes.

Ainsi

Ainsi l'idée de Dieu est formée de certains matériaux, que nous trouvons en nous mêmes d'être, de substance, d'esprit, d'intelligence, de sagesse, de bonté &c; mais pour faire une idée propre à Dieu & qui ne puisse convenir à aucun autre, il faut que cette idée reçoive toute sa perfection du raisonnement.

Il est vray que cette idée, pour estre acquise par le raisonnement, n'en est pas moins naturelle, puis qu'il est impossible à l'homme qui fait un legitime usage de sa raison, de ne pas l'avoir dans l'idée distincte; je ne peux considerer la dépendance qui est entre les actes de mon ame & les choses exterieures, sans reconnoître l'existence de Dieu. En effêt puis que la matiere, ni son mouvement, ni l'arrangement de ses parties, ni leur dispersion, ni leur choq, ni leur figure n'ont aucun raport avec les sentimens de mon esprit, & que d'ailleurs l'esprit n'a
pû

pû, ni voulu attacher ses actes à ces choses exterieures, puis que sa misere consiste dans les sentimens facheux, que ces choses existent malgré luy, il est évident qu'il faut recourir à un être plus puissant que nous, qui ayt fait cette dépendance & cette union, & à l'égard de l'idée confuse elle assemble toutes les perfections du monde pour les raporter à Dieu comme à leur principe, qui les contient éminemment.

Je say bien que s'il y avoit quelque une de nos idées, qui fût imprimée naturellement, ce devroit estre celle de l'être tout parfait: mais enfin la raison & l'expérience ne nous permettent point de le penser. C'est le caractère des choses naturelles d'estre uniformes, & de se ressembler dans tous les sujets où elles se trouvent. Le plaisir, la joye, la douleur, la crainte, le desir sont des mouvemens qu'on

H

peut

peut concevoir comme naturels, parce qu'ils sont les mêmes dans tous les hommes du monde; au lieu que l'idée de Dieu est diverse selon la diversité des sujets, où elle se trouve &c. Car en quoy l'Idolatrie des Gentils consistoit elle? si ce n'est en ce que ces hommes abandonnés aux tenebres de leur corruption s'imaginoient un Jupiter qui avoit l'empire du Ciel, mais non pas celuy des Enfers: qui pouvoit commander aux hommes, mais non pas au destin. Le Dieu de la guerre selon eux n'estoit point celuy de l'eloquence. Ils séparoit ces deux qualités, pour les attribuer à des sujets differens. La justice convenoit à l'un, la beauté à l'autre &c. Bien loin d'assembler toutes les perfections pour les attribuer à Dieu, leur superstition consistoit essentiellement à les séparer.

Et prennés garde que si la Supersti-

perffition & l'Idolatrie consistent à n'avoir point l'idée de l'être tout parfait, ou à détruire cette idée lors qu'on la reçue, les vices & la corruption de l'homme consistent essentiellement à ne rendre point à Dieu, ce que cette idée veut qu'on luy rende. Le blaspheme & l'impieté la détruisent, en attribuant à Dieu des vices tres opposées à sa nature sainte. L'incrédulité doute de sa verité; la défiance, de sa providence & de sa bonté; l'ingratitude, de ses bienfaits; la vengeance, de sa justice &c.

Quoy que dans l'Ecriture en general, ni dans le Decalogue en particulier Dieu ne soit point défini en termes exprés & formels. *L'Etre tout parfait*, on peut dire que si les termes n'y sont point, la chose y est si évidemment, qu'il n'est pas possible de pouvoir la contester. Car pourquoy est ce que l'Auteur de la Genesé a fait le Catalogue de

toutes les creatures, & nous a fait voir que Dieu les a produites toutes par sa simple volonté? si ce n'est pour nous convaincre que Dieu enferme toutes les perfections, puis qu'il est la source de tous les êtres; & pourquoy Dieu s'écrie-t-il par la bouche des Prophetes: *A qui me feriez vous semblable. Ma main n'a-t-elle pas fait toutes ces choses?* si ce n'est pour nous dire, qu'une essence qui a fait toutes choses, & enferme par consequent toutes les perfections, ne peut estre représentée par une image, ou par une forme déterminée.

Et c'est sans doute la raison pour laquelle Dieu n'a point voulu qu'on représentât son essence par aucune image corporelle. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans le même temps que le Legislatteur défend de faire aucune représentation corporelle de Dieu, l'Écriture ne fait aucune difficulté de le peindre.

peindre à nôtre imagination par des idées corporelles. Cherchons en la raison.

Il est certain que nos sens nous représentent les objets sous une forme limitée & déterminée, & que l'imagination a une espece d'infinité dans ses actes, qui luy fait assembler, quand bon luy semble, une variété infinie d'images pour nous représenter un même objet. Si donc les sens nous représentoient Dieu, ils nous tromperoient; car nous le représentant sous une forme particuliere, incompatible avec toute autre, ils nous diroient qu'il a cette perfection: & non pas celle-la. S'il étoit représenté, par exemple, comme une homme, il ne le feroit point comme un astre. S'il étoit peint comme un astre, il ne le feroit point comme un homme: mais l'imagination se servant tantôt d'un homme, tantôt d'un astre, tantôt de la lumiere, tantôt

des tourbillons & entassant un nombre infini d'images que le raisonnement corrige & purifie en suite, elle nous représente par cette variété sans fin d'idées différentes un sujet qui n'a aucune perfection limitée.

C'est pour cela même que Dieu a voulu se manifester à la raison & à l'intelligence, qui n'ayant point d'idée particulière simple, qui nous représente Dieu, peut se servir & d'une infinité d'idées, qu'elle considère successivement, & d'une infinité de raisonnemens, qui purifient & étendent ces idées, pour nous représenter en quelque sorte & autant que nous en sommes capables les perfections infinies de Dieu. Et c'est pour la même raison encore, que Dieu a voulu se communiquer & se faire sentir au cœur de l'homme. Car comme celui-cy desire sans bornes, il peut chercher le Souverain bien par cette succession infinie de desirs & d'affec-

d'affections, comme l'imagination & l'esprit le cherchent par la succession infinie d'idées & de raisonnemens ; Dieu ayant mis une espece d'infinité dans l'imagination, dans l'esprit & dans le cœur de l'homme, afin que l'homme fût capable de chercher l'infinité de Dieu.

Il faut avouer que la connoissance de nôtre dignité naturelle nous sert excellemment, pour nous défendre de cette basse superstition, qui confond l'objet de nos sens avec celui de nôtre adoration. Tout homme raisonnable doit avoir honte de se prosterner devant des Divinités mortes & insensibles ; mais particulièrement l'homme immortel. Et il n'est pas difficile de montrer, que c'est principalement le sentiment de nôtre immortalité, qui nous met en état d'observer les autres préceptes du Décalogue. Il est ordinaire aux hommes qui méfurent le bien & le mal de leur con-

dition par raport à la courte durée de cette vie, de s'abandonner aux murmures & aux blasphemes contre Dieu, lors qu'ils n'esperent plus rien dans ce monde, comme cela paroît par l'exemple des Israélites craignant de mourir dans le desert: mais il est naturel que l'homme immortel respecte cet adorable Auteur de son être, qui doit estre pour luy une source de vie après sa mort.

Un homme qui ne croit durer que quelques années, cherche à profiter du temps & de la vie, pour goûter le plaisir: mais l'homme qui se sent fait pour l'Eternité, croit ne pouvoir faire un meilleur usage du temps, que de l'employer dans le commerce de la pieté.

L'homme immortel s'aquite également bien des devoirs de sujet & de superieur. Une dépendance temporelle n'afflige point son cœur, & un empire qui finit n'enfle pas aussi son ame. Exempt des mort-

nour

H

tifica-

tifications de l'obeïſſance & des fiertés du commandement par le ſentiment de ſon immortalité, il porte une ame égale par tout, & rien ne l'empêche de s'élever dans l'obeïſſance, qui le ſoumet, & de s'humilier dans l'autorité, qui l'éleve.

Enfin il eſt aiſé de comprendre, qu'un homme qui ſe régarde dans les relations éternelles, qu'il a avec ſon prochain, eſt bien éloigné de vouloir luy faire tort en luy ôtant ſon bien, ſon honneur & ſa vie; & que les biens du monde qui pe- riſſent, ne luy paroïſſent point aſſés conſiderables pour être l'objet principal de ſes affecti- ons.

C H A P. VI.

Où l'on montre l'étendue de la loy Naturelle, en la considerant dans l'Evangile & par raport à l'homme immortel.

SI la loy de Moïse étoit la loy Naturelle, accommodée à l'état de l'homme mortel & à l'état des Israélites en particulier : l'Evangile est la loy Naturelle accommodée à l'état & aux relations de l'homme immortel.

Cela paroît assés par le different genie de deux Economies; sous l'Economie de la loy, Dieu ne semble se manifester, que pour fendre les murs, ouvrir les abysses de la terre, embraser les montagnes & faire descendre le feu du Ciel, pour menacer le corps de ses jugemens, ou pour executer les arets de sa justice sur la nature perissable : mais sous la nouvelle
Dispen-

Dispensation de la grace, on voit des hommes animés de l'esprit de Dieu, mépriser l'injure des Elements & la persecution des hommes, souffrir avec autant de confiance, que s'ils souffroient dans un corps emprunté, transportés de joye au milieu du feu qui les consume, & triomphant de voir disfondre ce composé, que les autres hommes conservent si précieusement, parce qu'ils sont soutenus par l'idée de l'éternité, que la misericorde de Dieu leur a fait distinctément connoître.

Ce n'est pas que le loy de Moïse n'enferme quelque égard & quelque raport à l'éternité. Car cette loy avoit du moins l'ombre des biens à venir : on ne peut pas disconvenir aussi que l'Évangile ne suppose les idées de la bassesse & de la mortalité de l'homme; car il renferme tous nos remedes & toutes nos consolations à cet égard :
mais

mais ce qu'il y a de vray, c'est que la loy de Moïse regarde directement la vie presente & indirectement l'éternité, au lieu que l'Évangile regarde l'éternité comme son objet principal & indirectement la vie presente. Pour la nature elle se trouve également dans l'une & l'autre Economie. L'Évangile est caché dans la Nature, la Nature est cachée dans l'Évangile, s'il est permis de parler ainsi: mais il faut entendre ici la nature immortelle; & c'est par là qu'on trouvera le dénouement de quelques difficultés qui pouroient faire de la peine.

En effet il semble qu'il est contre la nature d'aymer ses ennemis, de regarder l'adversité comme un bien, & les afflictions comme un sujet de joye & de ceder à l'injustice en luy donnant ce qu'elle demande & même plus qu'elle ne demandoit, qui sont les maximes de l'Évangile.

J'âvoûe que tout cela est contre le sentiment de la nature perissable qui mesure tout par raport à la vie presente : mais il s'en faut bien, que cela ne soit contre les interets de la nature immortelle, qui conte pour rien le temps & fait tout dans les veües de l'éternité.

Nos ennemis sont un obstacle à l'établissement de nôtre fortune dans le monde : mais il n'y a que la hayne que nous pouvons avoir contre eux, qui soit un obstacle à nôtre salut ; & c'est ce dernier que considere l'homme immortel. Il méprise ces petites raisons de haïr, que la cupidité représente à nôtre cœur, & regarde les relations éternelles, que nous avons avec les autres, en Dieu qui est nôtre Pere commun, comme de très puissans motifs de l'amour, que nous devons avoir pour nôtre prochain.

L'abondance & la prosperité charment un cœur qui a renfermé
 dans

dans le monde qui perit, ses esperances & ses prétentions : mais l'homme immortel y trouve d'autant plus de sujet de crainte, qu'il y a plus de sentiment. Il apprehende ces biens imaginaires, qui nous occupent & ne nous remplissent pas, ces sentimens vifs qui font un obstacle à la connoissance de ses veritables interets. Il regarde la prosperité comme le regne des passions, qui nous seduisent. Il est persuadé que les afflictions, en nous ôtant ces sentimens agreables, ne font que chasser une infinité d'imposteurs de nôtre ame.

Il n'estime pas aussi que les biens du monde meritent nôtre envie, & de nous faire entrer en concurrence les uns avec les autres ; sur tout lors que la Religion luy persuade que ces haines & ces contestations, qui naissent à l'occasion du monde corruptible, peuvent luy faire un préjudice éternel. C'est pour-

pourquoy si le droit de l'homme est de demander ce qui luy appartient, Dieu ayant établi pour cela des tribunaux dans la société, laquelle ne seroit qu'une union de brigans, & une succession de meurtres & de crimes sans l'exercice de la justice, cependant la prudence de l'homme immortel ne luy permet point d'exiger ses droits avec rigueur, lors qu'il y a la moindre probabilité qu'il pourroit faire par là tort aux interets de son ame. D'où l'on peut conclure que la morale de l'Évangile n'est que l'expression du cœur de l'homme immortel : mais on aura lieu de parler de cela ailleurs.

Nous avons veu que les perfections de l'homme roulent sur son immortalité, qui seule le rend capable de bonheur. Nous venons de voir que c'est cette immortalité qui fait l'étendue de nos devoirs & de nos obligations. Nous
allons

128 L'ART DE SEKO
allons montrer que c'est elle en-
core qui fait la force de nôtre ame,
ou le poids qui peut nous déter-
miner à bien agir.

CHAP. VII.

*Des forces morales de l'homme, ou
des motifs qu'il trouve en luy
même, pour se déterminer dans
ses actions.*

SI Dieu avoit été ennemi de
l'homme, il auroit attaché de la
douleur à tous les objets auxquels
il luy a plu d'attacher du plaisir ;
l'un luy étoit aussi facile que l'au-
tre ; & alors l'homme auroit été
ennemy de soy-même, au lieu qu'il
s'ayme naturellement.

Car il faut par un enchainement
essentiel des choses, que celui,
qui sent de la douleur, la haïsse &
si cette douleur est constante & in-
séparable, qu'il haïsse son être pro-
pre,

pre , sachant bien que le sentiment de cette douleur ne seroit point sans son existence. Ainsi il n'est rien de si aisé que de concevoir que les esprits condamnés se haïssent dans le lieu de leur supplice , & que si l'amour propre dans ce monde a été la source de leur corruption , la haine d'eux mêmes devient en suite l'instrument de leur supplice. On conçoit encore que l'on ne peut sentir le plaisir , sans aymer ce plaisir qu'on sent , & sans souhaiter la conservation de ce soy-même qui en est le sujet. Le plaisir fait qu'on ayme son existence ; parce que sans cette existence , ce plaisir ne sauroit subsister. De là il s'ensuit qu'il dépendoit de Dieu , en formant l'homme , de faire que celui-cy s'aymât , ou ne s'aymât point , puis qu'il dépendoit de luy d'attacher , ou de n'attacher point du plaisir à certains objets.

Ainsi l'amour de nous mêmes
 I en

en foy est un penchant naturel. C'est la nature qui nous fait aymer le plaisir & hair la douleur, & par consequent c'est la nature qui fait que nous nous aymons. Cette inclination n'attend donc pas les reflexions de nôtre esprit pour naître dans nôtre ame; elle precede tous nos raisonnemens. Les Stoiciens ont merité la moquerie de tous les siecles, s'ils ont eu les sentimens qu'on leur attribue. Ils ont prétendu, que l'homme fût sage en cessant d'être un homme. C'étoit déjà une grande extravagance: mais ils ne manquoient pas moins, en ce qu'ils concevoient quelque forte de foiblesse & de bassesse dans ce qu'il y a de plus naturel dans nôtre cœur.

L'amour de nous-mêmes est en second lieu un penchant tout divin dans son origine, nous ne nous aymons, que parce que Dieu nous a ayvés. Nous nous hairions nous-mêmes



CONNOÎTRE SOY-MEME. 131
mêmes si Dieu nous avoit haïs. Il
n'y a donc pas de raison à décrier
tout ce que l'amour de nous-mêmes
nous fait faire, comme si c'étoient
autant de foibleſſes ou autant de
crimes, ſelon la Morale dangereuſe
de quelques uns; qui ont prétendu
anéantir l'excellence de toutes les
vertus, ſur ce principe qu'elles ſor-
toient toutes du ſein de l'amour de
foy-même & qu'il n'y en avoit
point, qui n'euffent un bien inte-
reſſé; mauvaiſe conſequence, puis
que l'amour de foy-même eſt un
penchant d'une ſource toute ce-
leſte & divine. L'amour de nous-
mêmes eſt enfin un penchant
neceſſaire. Il ne faut donc point
ſ'imaginer que nôtre ame ſoit in-
différente à ſe porter, ou à ne ſe
porter point vers ce qu'elle juge
qui luy eſt avantageux. Ces
indifférences du libre arbitre ſont
des ſonges de gens, qui n'ont
pas allés étudier la nature, ou qui
ne

ne veulent point se connoître eux-mêmes.

Au reste Dieu a trouvé bon de mesler la connoissance & le sentiment, afin que celle-la réglât celui-cy, & que celui-cy fixât celle-la. S'il n'y avoit que de la raison en l'homme, nous nous égarerions dans nos pensées & nous nous dissipions en vaines speculations, nous attachant à connoître toute autre chose que ce qui nous importeroit. Le sentiment est donc destiné à fixer cette intelligence, & à l'appliquer principalement à des objets qui l'intéressent. S'il n'y avoit que du sentiment en l'homme, il pouroit avoir des penchans & des desirs, tels que ce sentiment les feroit naître : mais il manqueroit de lumiere & de guide, pour trouver les choses aux quelles ces desirs se portent naturellement; & l'amour de la volupté étant aveugle & mal dirigé, le feroit tomber dans

dans toute sorte de précipices. La raison est donc destinée à regler le sentiment.

La raison est le conseiller de l'ame, le sentiment est comme la force ou le poids, qui la détermine, & cette force est plus grande ou plus petite selon les différences de ce sentiment.

Dans la comparaison que nous en faisons, l'ame considere non seulement ce qui luy donne du plaisir dans ce moment : mais encore ce qui peut luy en donner dans la fuite. Elle compare le plaisir avec la douleur, le bien présent avec le bien éloigné, le bien qu'elle espere avec les dangers qu'il faut esluier, & se détermine selon l'instruction qu'elle reçoit dans ces différentes recherches ; sa liberté n'estant pour ainsi dire, que l'étendue de ses connoissances, & le pouvoir qu'elle a de ne point choisir qu'apres avoir tout examiné.

Cela étant il est aisé de juger, que c'est l'utilité présente, qui consiste dans un sentiment de plaisir, ou l'utilité avenir, qui consiste dans tout ce qui peut nous donner de la joye ou nous rendre heureux, ou conserver nôtre bonheur en nous conservant nous-mêmes, qui fait toute la force que nôtre ame a pour se déterminer dans ses desseins ou dans sa conduite.

Cette force est bien petite, lors que vous la renfermés dans le cercle des objets du monde. La force que nous avons humainement, pour nous empêcher d'être avarés, consistera dans la crainte de faire tort à nôtre honneur par les bassesses de l'intérêt ; la force que nous avons pour nous empêcher d'être prodigues, consistera dans la crainte de ruiner nos affaires, lors que nous aspirons à nous faire estimer des autres par nos libéralités. La crainte des maladies nous fera ré-

résister aux tentations de la volupté. L'amour propre nous rendra modérés & circonspects, & par orgueil nous paroîtrons humbles & modestes. Mais ce n'est là que passer d'un vice à un autre. Pour donner à nôtre ame la force de s'élever au dessus d'une foiblesse sans retomber dans un autre, il faut la faire agir par des motifs, qui ne soient point pris du monde. Les veües du temps peuvent la faire passer de déreglement en déreglement: mais la veüe de l'éternité seule enferme des motifs propres à l'élever au dessus de toutes ses foibleses. Il n'y a que cet objet qui touche & qui sanctifie, parce qu'il n'y a que luy, qui nous mette dans une situation assés haute pour rénoncer au monde en tous sens. On a veu des Predicateurs d'une sublime éloquence ne faire aucun effêt, parce qu'ils ne savoient point interesser, comme il faut, la natu-

re immortelle ; & on en a veu au-
 contraire d'un talent fort mediocre
 toucher tout le monde par des dis-
 cours sans art, parce qu'ils alloient
 au but & qu'ils prenoient les hom-
 mes par les motifs de l'éternité ;
 motifs qui répétés en cent manie-
 res & quelque fois assés grossière-
 ment gaignoient les ames les plus
 éclairées ; parce qu'ils les prennent
 par ce qu'il y a de plus grand en
 elles, & de plus considerable
 dans tous les objets extérieurs.
 Les motifs du temps n'ont qu'une
 force bornée : mais les motifs de
 l'éternité sont comme une force
 infinie, qui n'est suspendüe que
 par nôtre corruption.

Delà il s'enfuit que comme l'a-
 mour de foy-mêmes est la source
 generale des motifs, qui détermi-
 nent nôtre cœur, c'est l'amour de
 foy-même, entant qu'il se tour-
 né vers l'éternité, qui fait toute
 la force que nous avons pour
 nous

nous élever au dessus du monde.
 Il n'y a point de meilleur moyen
 de justifier cette dernière vérité que
 de voir ce que peut en nous le sen-
 timent de nôtre immortalité, quelle
 influence il a sur nos mouvemens
 & sur nos actions, & de quel usage
 il est dans nôtre cœur. C'est ce
 que nous allons examiner avec
 quelque étendue.

C H A P. VIII.

*Où l'on explique ce que peut le sen-
 timent de nôtre immortalité sur
 nôtre cœur.*

IL est certain que c'est delà que
 nous voyons fortir tout ce qui
 nous console, qui nous élève &
 qui nous satisfait.

Nous ne trouvons que dans l'i-
 dée & le sentiment de nôtre im-
 mortalité, de véritables & de so-
 lides consolations contre les frayeurs

de la mort, comme il est aisé de le faire voit en considerant cet objet par tous ses côtés.

L'idée de la mort en enferme cinq autres, qui sont une idée d'Abandon, une idée de Necessité, une idée de Solitude, une idée de Destruction, une idée de Jugement & une idée de Misere. L'idée d'Abandon nous dit que nous abandonnons tout, & que tout nous abandonne. Cette idée afflige l'amour propre, parce qu'elle luy fait voir ses attachemens rompus. Il voit le temps présent perdu pour luy, & le rideau est tiré sur l'avenir; & j'avoüe aussi qu'un homme a de très justes sujets d'allarme, jusqu'à ce que rideau est comme levé par la répentance, & qu'il peut s'assurer de la remission de ses péchés, sans laquelle ni dans la vie ni dans la mort l'homme ne peut recevoir de consolation; mais quand il a fait sa paix avec son Dieu, ce qu'il

qu'il peut connoître par l'état de son cœur & le sentiment de sa conscience, il doit certainement avoir d'autres idées de la mort. Ce qu'il régrete est peu de chose, s'il le compare non seulement avec la glorieuse éternité que l'Evangile luy promet ; mais encore avec son excellence naturelle. Il a deus'étonner qu'un esprit, qui par les plus inviolables penchans de sa nature vole vers l'infini, s'occupât si long temps des bagatelles de cette vie ; & l'on peut dire sans hyperbole à cet esprit que s'il a perdu quelque chose, c'est la vie & non pas la mort à laquelle il doit s'en prendre. La vie luy a fait perdre beaucoup de choses précieuses, sa faincteté, les sentimens de l'amour de Dieu &c. Et ne luy a donné pour son dédommagement, que des apparences : mais la mort le dédommagera âvantageusement pourveu qu'il meure au Seigneur.

Nous

Nous perdons tous nos cinq Sens par la mort, sur quoy l'amour propre trouve, que si c'est une grande affliction à un homme de perdre la veüe, ou l'ouïe, c'en est une plus grande de perdre tous ses sens à la fois : mais l'amour propre se méprend, non seulement nous ne perdons point nos cinq sens : mais il est certain que nous n'en perdons par un seul réellement. Nous ne devenons point incapables de voir, d'ouïr & de parler. Ce n'est pas la nature des choses : mais la libre institution de Dieu qui avoit attaché ces sentimens de nôtre ame aux organes de nôtre corps, avec lesquels ils n'avoient pas naturellement plus de rapport qu'avec la matiere, qui est cachée au centre de la terre, de quelque préjugé que les hommes se remplissent à cet égard. D'iroit-on qu'un homme, a perdu la veüe auquel Dieu auroit changé l'ordre naturel de ses facultés

CONNOÎTRE SOY-MEME. 141
tés d'une telle sorte, qu'il eût ordonné que ses yeux ne feroient point plus privilegiés que le reste & que toutes les autres parties de son corps feroient capable de voir ? C'est l'idée d'un homme qui par la mort perd une maniere de sentir & qui voit remplir ce fond infini de sensibilité qui est naturellement en luy.

Ces pertes que la nature préoccupée s'imagine faire par la mort luy sont d'autant plus sensibles, que la nécessité luy est imposée de les faire, & une nécessité fatale à laquelle personne ne peut résister. Les hommes ont de tout temps regarde cette nécessité comme une affreuse misere. Le penchant déréglé qu'ils ont d'aymer plus ardemment les choses à mesure qu'elles sont défendües, ce qui a fait dire à quelqu'un, *desine vitia irritare, vetando*, augmente l'amour qu'ils ont pour la vie, par
l'im-

l'impossibilité ou ils se trouvent d'en étendre les limites, & leur fait régarder la mort avec plus d'horreur, par l'impossibilité ou ils se trouvent de l'éviter. Mais si la sagesse de Dieu avoit imposé aux hommes la nécessité de vivre, comme elle leur a imposé la nécessité de mourir, on peut presque assurer qu'avec le temps ils s'affligeroient de leur immortalité, comme ils s'affligent d'être mortels. La nécessité de mourir leur fait faire plus d'attention aux agrémens de la vie, qu'aux maux dont elle est traversée. Mais alors la nécessité de vivre leur feroit faire une plus grande attention aux maux de la vie qu'à ses agrémens.

Nôtre ame doit assurément à l'accoutumance & à ses préjugés une bonne partie de la répugnance qu'elle a à quitter le corps. Pour le voir il ne faut que faire reflexion sur sa vie passée, en ramasser tous
les

les agrémens, & se demander à soy-même, si tout cela vaut la peine que l'on regrette le passé. Que s'il plaisoit à l'Auteur de la nature, de faire d'un côté très distinctement connoître à un esprit, qui est formé pour animer un corps, la dignité & les perfections de sa nature, la grandeur de sa fin, & la noblesse de son origine; & que de l'autre on luy aprît distinctement toutes les foibleffes, & toutes les dépendances basses & douloureuses, qu'il va épouser en épousant ce corps, n'est il pas vray que ce que vous nommés les premiers momens de sa vie, luy paroistroient les premiers instans de sa mort? Aussi a-t-il été nécessaire pour cette raison, que les sentimens confus de la nature, qui nous attachent à la vie, précédassent les idées distinctes qui sont assés propres en elles mêmes à nous en détacher, & que les premiers eussent naturellement plus

plus de force que les autres. Car quoy que Dieu ne veuille pas que nous nous attachions à la vie avec excès, l'Auteur de la nature a dû nous interesser dans la conservation de la nature corporelle, sans laquelle il n'y auroit point de Société.

La mort a deux faces très différentes l'une de l'autre, & même très opposées, selon qu'on la considère par raport à l'ame. Car on peut dire que la vie & la mort font chacune l'abaissement & la gloire de l'homme. La vie fait la gloire du corps & l'abaissement de nôtre ame. C'est par la vie que le corps s'étend jusqu'à la juste & naturelle proportion de ses parties. La vie luy donne de la fanté, de la force, de l'agileté, de la beauté, de l'adresse & fait en un mot toutes ses perfections. Mais la vie fait l'abaissement de nôtre ame. Elle l'attache à des objets qui n'ont aucun raport avec son excellence naturelle.

relle. Elle fait que cet esprit s'occupe des plus petites affaires & se renferme dans un ménage, dans un champ, dans une vigne, dans les besoins du corps les plus bas; comme si cet esprit immortel n'étoit fait, que pour prolonger pour quelques momens la durée de cette fragile machine à laquelle il est attaché.

Si la vie fait la gloire du corps & l'abaissement de l'esprit, on peut dire que la mort fait la gloire de l'esprit & l'abaissement du corps. Le corps tombe: mais l'esprit se relève. Le corps diminue & se réduit à un peu de poussiere avec le temps: mais l'esprit s'étend, comme une sphere divine, qui devient plus grande à mesure qu'elle approche de Dieu. Le corps perd le mouvement qu'il avoit, l'esprit acquiert des connoissances qu'il n'avoit point. Le corps se confond avec la terre, l'esprit se reunit avec Dieu.

L'abaissement qui suit la mort est l'abaissement d'une matiere insensible. Un cadavre rongé par les vers qui le dévorent ne souffre point de douleur. Il ne sent point la mauvaise odeur qu'il exhale. Il ne s'effraye point des tenebres qui l'environnent, & il ne se déplait point à luy-même, lors même qu'il n'est plus qu'un triste composé de chair & de boüe, qu'un affreux mélange de terre & de sang, d'ossements & de pourriture. C'est une illusion de la nature préoccupée, qui nous fait attacher nos propres sentimens aux objets qui n'en sont que la simple occasion.

La matiere sans vie & sans sentiment est dans son état naturel; ce n'est pas là un abaissement pour elle. Ce deshonneur n'est que dans nôtre imagination. Mais il n'en est pas de même de l'abaissement où la vie nous fait descendre. Cet état n'est point naturel à un esprit com-

comme le nôtre ; & fans doute
aussi que l'Auteur de la nature ne
l'y eût point abandonné sans la con-
sideration de son peché, l'homme
vivroit : mais sa vie seroit plus no-
ble. C'est se tromper que de pré-
tendre que la mort de l'homme
commence le suplice de sa cor-
ruption. La vie a déjà puni l'hom-
me criminel par ces tristes dépen-
dances, qui attachent les pensées,
les soins, les desirs & les affections
d'un esprit si grand & si noble à
la conservation de cette basse argile,
que nous appellons nôtre corps.

Telle est néanmoins la foiblesse
de l'homme, qu'il veut sentir un
abaissément qui n'est pas en luy,
& ne veut point s'apercevoir d'un
abaissément qui luy est propre. Il
s'éffraye de l'abaissément imaginé
& ne fauroit s'apercevoir de l'abaif-
sement veritable.

Mais enfin que le corps soit ré-
ellement abaissé, que m'importe ;

si mon esprit gagne infiniment plus que mon corps ne perd. Avons nous l'imagination si foible que de croire que nôtre bonheur est tellement attaché à certaines affaires, certaines possessions, certaines charges, certain domestique, & certain cercle de personnes avec lesquelles nous avons société, que nous ne saurions être heureux quand nous aurons perdu toutes ces choses ?

Peu s'en faut que nous n'ayons de la mort les idées qu'en ont les enfans, lors qu'ils s'imaginent de s'ennuyer dans le sepulchre, ou de n'oser demeurer tous seuls dans ces grandes tenebres. Nous nous épouvantons de nos propres fantômes, nous confondons tellement nos propres sentimens avec le tombeau qu'ils ont pour objet, que nous nous imaginons, ou peu s'en faut, trouver dans le sepulchre cette horreur qui n'existe que dans nôtre ame.

Nous

Nous ne craindrions point cette Solitude prétendue, & cette privation apparente qui suivent la mort, si substituant les idées distinctes de la raison aux sentimens confus de la nature, nous considérons que par la mort nous ne perdons ni le sujet, ni la cause des plaisirs que nous pouvons avoir eu dans ce monde. Car le sujet, c'est nôtre ame qui demeure. La cause c'est Dieu qui est immortel & immuable. Ce qui fait que nous régretons le ciel, la terre, les éléments, la société, c'est que nous révétons toutes ces choses des sentimens agreables, que nous avons eu à leur occasion; ne considerant pas que nous emportons avec nous les couleurs & la toile, le peintre & le pinceau, qui nous font nécessaires, pour nous faire ces peintures admirables, & que si Dieu ne nous manque, rien ne nous pourra jamais manquer,

L'idée de Destruction qui est enfermée dans la mort ne devoit pas nous faire plus de peine, que cette idée de Solitude, dont nous venons de faire voir la fausseté. Il est vray que la mort semble détruire l'homme en plusieurs manières différentes. Elle détruit le monde à son égard, étant certain que le soleil, la lune, les étoiles, l'air, la terre, la mer, s'ils ne s'aneantissent point en eux même, s'aneantissent en quelque sorte pour luy, puis qu'il luy est impossible d'en faire plus aucun usage. L'homme n'est point aneanti en luy même: mais il l'est dans la nature qu'il admiroit, & qui perit pour luy, dans la société où il avoit ses attachemens, & qui cesse d'être à son égard, dans son corps l'organe de ses plaisirs, qui se perd dans la poussière du tombeau. Voyons s'il y a quelque chose de réel dans ces trois sortes de destructions.

Pre-

Premierement on ne peut point dire, que les choses exterieures s'aneantissent non seulement en elles mêmes : mais encore à l'égard de leur usage. Car que savons nous, si la même institution ne subsiste point, encore que la maniere de cette institution ne subsiste plus? Il est vray qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence, que nous ayons après nôtre mort des sensations semblables à celles que nous avons eues pendant nôtre vie. Car il n'est plus nécessaire que ces sensations soient proportionées à l'état & à la conservation d'un corps, qui ne subsiste plus pour nous. Le dessein que l'Auteur de la nature a eu de nous interesser dans la conservation de ce corps, par le plaisir que les alimens nous donnent ayant cessé, on conçoit sans peine que le plaisir du goût n'est point un sentiment, qui ayt lieu apres la mort, à moins que Dieu ne l'attache à

110v K 4 d'au-

d'autres objets pour d'autre fins ;
mais il me semble que l'ouïe & la
veüe n'étant pas seulement destinées
à la conservation du corps : mais
aussi à la recherche de tout ce qui
peut nourrir l'admiration & la ré-
connoissance, que nous avons pour
le Createur, nous n'avons aucune
bonne raison de croire, que ces
sensations ne subsistent point après
notre mort. J'avoüe que nous ne
verrons point par l'ébranlement du
nerf optique : mais cela n'empê-
che point, que nous ne puissions
voir. Car au fond qu'est ce que
l'ébranlement du nerf optique a de
commun avec le sentiment de la lu-
miere? Ces choses n'ont naturelle-
ment aucun raport l'une avec l'au-
tre; & si nous voyons la lumiere &
les choses visibles à l'occasion du
nerf optique agité d'une certaine
maniere, rien n'empêche, que nous
n'ayons ces mêmes sensations à l'oc-
casion de la matiere étherée, qui a-
voit

voit accoutumé d'ébranler le nerf optique; ce qui peut se dire à proportion de l'ouïe. Mais quand nous n'aurions point ces mêmes sensations, que nous importe, puis que nous en aurons d'autres, & même d'un ordre plus élevé. Car comme en perdant le corps, nous n'aurons perdu que ce qui nous contraignoit & nous abaissoit, nous ne devons point craindre, que nôtre esprit perde rien, en se détachant de la matiere de la pureté & de la noblesse de ses operations.

Il n'est pas trop permis, & il est d'ailleurs assés inutile, de vouloir s'abandonner à ses conjectures sur des choses qu'il a pleu à Dieu de nous cacher: mais peut-être n'y auroit il point trop de hardiesse à conjecturer, que comme l'abaissement de l'homme pendant sa vie consiste en ce que l'intelligence est soumise au sentiment, la gloire qui suivra la mort consistera en ce que

le sentiment sera parfaitement soumis à l'intelligence. En effet présentement que l'ame est descendue du ciel en terre pour habiter dans une maison d'argile, il ne s'agit point d'étendre ses veues & ses lumieres: mais il s'agit au contraire de les resserrer & de les borner afin qu'elle ne dédaigne pas de les employer à la conservation du corps. Mais alors comme l'ame montera de la terre vers le ciel, où il ne faudra plus qu'elle travaille à conserver un corps: mais à glorifier Dieu, il ne s'agira plus de borner & de resserrer ses connoissances: mais de les étendre & de les épurer, pour les rendre plus dignes de Dieu, qu'elles auront pour objet.

La seconde destruction que nous trouvons dans la mort n'est pas moins imaginaire. Car si nous voyons rompre les liens qui nous attachoient à la société, nous ne devons point croire que nous demeu-

rions

riens pour cela sans attachement. La société des esprits vaut bien celle des corps, quoy qu'en pense la nature foible & préoccupée; & quand nous perdrons ces yeux & ces oreilles destinés au commerce, que nous avons avec les hommes, nous nous consolons puis que nous ne pouvons douter que nous n'acquiescerions d'autres manières de sentir & de connoître par la force d'une autre institution proportionnées à nôtre état.

Enfin j'advoüe qu'un homme qui demeure dans ce monde & qui perd les membres de son corps est à plaindre. Mais quand un homme est transporté dans une autre monde, qu'il voit une autre économie d'objets, que feroit il de ces sens, qui ont du rapport avec ce monde & qui n'en ont point avec son état. Le mal vient de ce que nous donnons trop au corps & trop peu à l'ame dans l'idée ordinaire,
que

que nous avons de nous mêmes, au lieu qu'à suivre les idées distinctes des choses, nous ne faurions trop donner à l'esprit & trop peu à la matiere.

Et ici j'oseray hardiment avancer une maxime qui paroîtra un paradoxe assés extraordinaire; c'est que quoy que selon l'idée confuse que nous avons de ces choses, la mort soit beaucoup plus capable de nous humilier que la vie, cependant selon l'idée distincte & dans la verité de la chose la vie est un objet plus humiliant que la mort.

La mort humilie le grand Seigneur, le Prince, le Monarque: mais la vie humilie l'homme, & c'est dire beaucoup plus. La mort nous ôte les appuys de nôtre vanité: mais la vie dans l'abaissement où elle nous réduit, suspend en nous presque tous les sentimens de nôtre veritable grandeur. La mort fait descendre le corps dans
le

le sepulchre : mais la vie fait, pour ainsi dire, descendre nôtre ame du ciel en terre. La mort finit le commerce que nous avons avec le monde : mais la vie suspend le commerce naturel, que nous devons avoir avec Dieu & pour lequel nôtre cœur se sent fait. La mort est suivie de tenebres, de vers, de pourriture, que nous ne sentons pas : la vie est toute composée de foiblesses, de bassesses, d'infirmités, de disgraces, lesquelles nous sentons.

Il est donc vray qu'on se préoccupe & qu'on se trompe, lors qu'on s'éfraye par les idées d'abandon, de nécessité, de folitude & de destruction, qui entrent dans l'image de la mort; mais voici en quoy l'on ne se trompe pas; c'est lors qu'on redoute le Jugement de Dieu, qui accompagne la mort. Car il est certain que ce jugement ne peut être que terrible à une conscience,
 qui

qui se sent chargée de divers pe-
chés; & où est l'homme qui ne se
trouve dans cet état, pour peu de
reflexion qu'il fasse sur sa vie pas-
sée? Il est vray que ce moment est
redoutable, duquel on conçoit que
dépend toute l'éternité: mais cer-
tainement le cœur de l'homme se
fait aussi en cela diverses illusions.
Il s'imagine que c'est le moment
de la mort, qui est le prix de la
vie éternelle; & il ne voit pas que
ce n'est pas ce moment: mais toute
sa vie que Dieu demande, que
ce moment n'a en soy rien qui soit
plus agreable à Dieu & que toute
son importance consiste simplement
en ce qu'il est le dernier moment,
& qu'enfin ce n'est point ce mo-
ment qui contracte avec la justice
de Dieu: mais tout le temps qu'on
a passé dans l'impénitence.

Le sentiment donc de nôtre im-
mortalité, de nos perfections, &
de nôtre fin s'accorderont admira-
ble

CONNOÎTRE SOY-MEME. 159
blement bien, & avec les autres
sentimens de la nature, & avec les
principes de la Religion, que Dieu
nous a donnée pour nous consoler,
malgré tout ce que ce Roy des é-
pouvantemens paroît avoir d'af-
freux & de terrible.

CHAP. IX.

*Où l'on continue à montrer ce que
peut le sentiment de nôtre im-
mortalité sur nôtre cœur.*

Certes l'idée de nôtre immor-
talité ne sauroit être trop pré-
sente à nôtre esprit pour nôtre con-
solation, dans ce cercle éternel des
tristes objets qui nous environnent,
& au milieu de ces disgrâces publi-
ques & particulières, que la feve-
rité de Dieu a diversifiées en tant
de manières, pour donner lieu à la
douce variété de ses délivrances &
de ses consolations.

Que

Que nous importe apres tout, que nous soyons & infirmes & mortels dans nôtre corps ? Cet état ne fauroit durer. Qu'avons nous à faire de nous embarasser de soins & de prévoyances pour le court avenir de cette vie. N'avons nous pas un autre avenir, qui vaut bien d'occuper principalement nôtre cœur & nôtre esprit ? En vain le monde nous menaceroit. Que peut il faire ? On peut nous écraser : mais on ne fauroit nous détruire. Que le monde perisse, que la nature croule, que les elements perissent, que nôtre corps se change en poussiere, ou en vers, ou en vapeur, qu'il descende vers la terre, ou qu'il se dissipe en l'air. Les ruines du monde ne destruiront pas nôtre esprit, & ne dissoudront point ce qui n'est pas même capable de dissolution. Nous croyons être dans un corps qui est nous mêmes. Nous nous trompons

pons. Cette argile n'est point nous, & ne le fera jamais. Dieu la rétablira avec honneur, pour servir de tabernacle à l'esprit qu'elle avoit premièrement logé : mais ce ne sera plus avec la même soumission, ni avec la même dépendance. L'esprit ne suivra plus la condition du corps : mais le corps suivra, autant qu'il est possible, la condition de l'esprit, & comme l'esprit s'estoit abaissé jusqu'à l'état des corps, pour fuir Dieu, & s'attacher à la terre, le corps semblera vouloir s'élever jusqu'à l'état de l'esprit, pour quitter la terre & pour aller glorifier Dieu dans Ciel.

Certainement on ne doit point être surpris, que l'Évangile nous console, je ne diray pas, mieux que n'avoit fait la sagesse humaine : mais encore beaucoup mieux que la Loy toute diuine qu'elle étoit, c'est qu'il nous révele clairement la

L

vie

vie & l'immortalité, qui sont les seuls objets capables de faire un esprit & un cœur comme le nôtre & qu'ainsi il a des divins rapports avec nous. Mais comme nous trouvons dans cet objet tout ce qui nous peut consoler dans le sentiment de tant de misères qui nous environnent, aussi y découvre-t-on tout ce qui peut nous élever véritablement.

Le sentiment de notre immortalité joint à la considération de la gloire & du bonheur, que la Religion nous promet, nous élève plus que le monde, plus que la sagesse tant vantée des Philosophes, & même plus que les vertus que les hommes ont connues.

On y trouve la grandeur des passions, la grandeur de l'entendement qui regne sur les passions, & la grandeur de la vertu qui règle l'entendement. Je dis qu'on y trouve la grandeur des passions,

&

& il ne faut point que cette expref-
 fion choque perfonne, car bien que
 les paffions foient en quelque fens
 des grandes foibleffes, il eft certain
 qu'elles font entées en quelque for-
 te fur les fentimens de la dignité &
 de la grandeur naturelle de l'hom-
 me.

La haine, la colere, les empor-
 temens, qui font des paffions fi
 criminelles, & qui nous rendent
 également contraires à l'humanité
 & au Chrifianifme, viennent fi
 vous y prenés garde d'un fen-
 timent de nôtre propre excellence
 mal dirigé & accompagné des illu-
 fions de l'amour propre, qui nous
 fait concevoir de l'excellence en
 nous, exclufivement à ceux qui nous
 ont offenfé; comme fi nos ennemis
 n'étoient point des hommes auffi
 bien que nous. Ce qui montre
 que ce fentiment de nôtre excel-
 lence eft dans tous les hommes,
 c'eft que ceux là même qui ont

le moins de part à l'estime des autres, ne laissent pas de s'estimer eux-mêmes & de se consoler par là de l'infamie publique. On ne prétend point ici justifier toutes les extravagances d'un homme rempli de présomption, qui se préfère à ceux à qui il doit du respect. Nullement, je say qu'il y a de l'excès & un excès criminel dans cette disposition de cœur : mais l'excès n'est peut être point là où les hommes s'imaginent qu'il est ; & si l'on veut que j'exprime toute ma pensée ; le dérèglement ne vient pas tant de ce que les hommes s'estiment trop, que de ce qu'ils ne s'estiment pas assés. Je dis qu'ils ne s'estiment pas assés eux-mêmes, parce qu'ils s'estiment préférablement aux autres hommes qui ont la même nature & les mêmes perfections. Un homme qui s'estime par les avantages extérieurs, qui le distinguent, semble renoncer par là même aux per-

perfections de la nature humaine qui luy sont communes avec les autres. Il est dans le même état à peu près que se trouvoit Neron, lors que pouvant se faire valoir par le caractère d'Empereur, il aspireroit à la gloire de paroître bon Cocher. Certainement rien n'est si noble dans l'homme que l'homme. C'est se mépriser soy-même en quelque forte, que de vouloir se faire principalement valoir par les avantages, qui font la difference des conditions & la distinction des personnes dans la société, puis que c'est rénoncer à ce qu'il y a en effet de plus estimable en soy. Il faut renverser ici les voyes de l'orgueil, comme l'orgueil semble vouloir renverser les voyes de la Providence; il faut que les avantages extérieurs soient une occasion de rendre à Dieu ses hommages, & non pas une occasion de luy dérober ce qui luy appartient.

Les hommes qui peuvent se faire estimer par dessus les autres ne considerent guere ces choses : mais quand la fortune, comme ils parlent, ou l'injustice des hommes les a dépouillés de ces avantages, la nature ne leur manque point, & ne sentant plus cette grandeur imaginée qui leur venoit du dehors, ils sentent toujours leur grandeur naturelle, dont l'effét legitime devoit être, de leur faire souffrir fort indifferemment le mépris que les autres ont pour eux : mais qui par un effét de leur corruption sert à les rendre inflexibles & à jeter dans leur ame indignée des semences d'un orgueil mécontent, que la crainte fait taire : mais qui se débonde au moindre jour de paroître, & montre que dans quelque état que les hommes se trouvent, ils ne sont pas plus dociles à souffrir le mépris des plus grands que ce-luy des plus petits.

La

La grandeur à laquelle l'orgueil aspire consiste en deux choses, premièrement à s'étendre, & ensuite à se perpetüer; à s'étendre malgré la condition de la nature corporelle, qui est si bornée; & à se perpetüer malgré la destinée des choses temporelles, qui durent si peu.

Il n'est pas necessaire de faire voir que nôtre vanité n'obtient point ces deux fins qu'elle se propose. Chacun le voit assés, puis qu'en étendant ses conquestes, on étend son injustice plutôt que son excellence, & que les marbres qui semblent perpetüer nôtre gloire ne font ordinairement qu'éterniser nôtre vanité.

Mais la nature & la grace sont plus heureuses que la corruption. La nature répand, pour ainsi dire, l'homme dans tout l'univers en attachant ses sentimens aux objets qui l'environnent, & faisant par là la ma-

jesté, la beauté, la magnificence & le prix de toutes les parties de l'univers, qui nous donnent le plus d'admiration. La grace donne encore à l'homme une plus grande étendue par le commerce qu'elle luy fait avoir avec Dieu, & à l'égard de l'immortalité, nous n'avons garde d'en chercher d'imaginaires, lors que nous en avons une réelle; ni de nous tourmenter pour vivre dans la memoire des autres hommes, étant assurés de vivre éternellement en nous mêmes & en Dieu.

Aussi la mort destinée de Dieu pour confondre les desseins de nôtre orgueil, ce ministre de sa Majesté & de sa justice qui luy fait une réparation si éclatante de l'insolence que nous avons eüe de vouloir nous glorifier malgré luy, ne fait que nous confirmer dans les sentimens de cette élévation de l'homme, qui suit la nature & que la grace accompagne.

C'est

C'est une vaine grandeur que celle qui suit un Prince sur la trône, & qui ne l'accompagne point dans le lit d'infirmité, qui l'environne pendant la vie & qui disparaît au moment de sa mort, qui paroît à nos yeux & qui se perd aux yeux de son esprit. Tout le monde voit en luy le maître des autres. Il trouve en soy un homme qui s'ennuye, qui souffre & qui va bientôt mourir.

Je ne me révetiray donc point de biens, de richesses, de possessions, de charges, de dignités, de gloire, de savoir, d'éloquence, d'actions memorables, de conquestes, d'applaudissemens pour grossir le fantôme de l'orgueil & paroître plus grand que les autres hommes : mais j'ôteray l'enflûre, la grandeur forcée & l'étendue qui n'est point naturelle, en éloignant les objets de la cupidité, & me tenant au niveau des autres hommes j'ob-

tiendray par cette humble égalité
 ce qu'une préférence superbe n'au-
 roit jamais obtenu. Je me reveti-
 ray de toutes les splendeurs du ciel
 & de toutes les beautés de la terre,
 des biens de la grace & des trésors
 de la nature, pour rendre toutes
 ces choses à celuy qui m'en a ré-
 vetu & trouver dans cette restitu-
 tion même une gloire que je n'a-
 vois pas rencontrée dans toutes
 mes usurpations. Je m'éleveray au
 dessus de toutes les choses qui m'en-
 vironnent par l'idée distincte de
 mes perfections, dont les choses
 du dehors ne sont point capables:
 mais je ne monteray si haut que
 pour descendre plus bas en la pre-
 sence de celuy, qui produit en moy
 toutes ces perfections, & qui peut
 même diversifier à l'infini les sen-
 timens de mon excellence & de sa
 bonté.

L'ambition croit s'élever beau-
 coup & se tirer hors du pair des
 autres

autres hommes, parce qu'elle nous met en état de leur commander; & j'avoüe qu'elle a raison dans le système de l'orgueil, qui ne mesure le prix des avantages qu'il possède, que par le degré d'élevation qu'ils luy procurent sur les autres.

Mais premierement il est bien certain que l'autorité humaine ne donne aux hommes aucun empire sur l'esprit de leurs semblables; quoy que peut-être ils s'imaginent le contraire en posant les déferences exterieures qu'on a pour eux, déferences qui paroissent s'adresser à leur personne: mais qui vont tout droit à leur fortune. Ceux qui en jugent le plus sainement respectent l'ordre de Dieu & les voyes de sa sagesse dans leur elevation, ils soumettent leurs corps aux Princes, parce qu'ils soumettent leurs ames à Dieu: cependant ceux qui regnent sur les corps ne regnent pas pour cela sur les ames.

On

On les estime s'ils le méritent. On les méprise s'ils sont dignes de mépris ; & on les méprise même avec d'autant plus de plaisir , que les hommes conçoivent du chagrin contre ce qui les soumet & les abaisse ; de sorte que si la crainte les oblige à respecter pour leur intérêt l'autorité établie & si la Religion leur fait respecter l'ordre de Dieu, il ne laisse pas de demeurer dans leur cœur une secrète disposition à murmurer contre cette élévation légitime ; ce qui fait que les hommes sont si précipités & si téméraires dans les jugemens qu'ils font de leurs Princes, & qu'ils ne pardonnent jamais rien à leurs maîtres par la secrète aversion qu'ils ont pour la dépendance & pour le commandement. Enfin il est certain que l'Empire ne naît point d'aucune prérogative naturelle, que les uns ayent sur les autres. C'est pourquoy on a sagement établi

bli cet usage d'attacher la grandeur temporelle à la naissance, cela se fait apparemment pour ménager l'orgueil des autres hommes qui souffriroient trop, si toutes les préférences qu'on est obligé de faire des autres à eux pour le bien de la société venoient d'une préférence de mérite.

Il semble qu'en cela il ayt plu à Dieu de prendre des mesures dans le plan de sa sagesse, pour empêcher que l'homme ne succombât aux tentations de la vaine gloire. Car il a voulu que les sentimens confus de nôtre nature attachassent la gloire du monde à des objets extérieurs & étrangers à nôtre égard, & que les idées distinctes ne peussent nous faire révenir de cette erreur, & nous apprendre que cette gloire dans la plus excellente partie d'elle-même fort de nôtre fond, sans connoître que c'est Dieu qui la produit immédiatement en nous.

Nous

Nous trouvons dans le principe que nous avons établi non seulement la grandeur des passions : mais encore celle des vertus.

Il n'est pas nécessaire pour le justifier d'en faire un catalogue exact. Il ne faut que les considérer confusément comme elles se présenteront à nôtre imagination.

La Temperance est sans doute une vertu qui élève l'homme : mais la temperance ne peut être soutenue que par les motifs de son immortalité & du bonheur éternel auquel on aspire. J'avoüe que la raison toute seule est capable de nous apprendre à ne point faire de tort à nôtre santé & à ne devenir point les ennemis de nous-mêmes par les excès de la débauche ; mais cette considération ne nous mene pas bien loin, puis que l'intemperance ne consiste pas simplement dans les excès du plaisir ; mais aussi à user modérément de la volupté

défen-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 175
défendüe. Ce qui peut nous éle-
ver jusqu'à cette haute affliete, où
il faut être pour s'abstenir du plai-
fir illicite, c'est la confideration de
l'Eternité pour laquelle nous fom-
mes faits.

La Justice qui se pratique dans
le monde n'a pas une grande éle-
vation, puis qu'on veut qu'elle ne
soit autre chose qu'une crainte d'un
retour d'injustice, & que nous
n'apprehendions de faire tort aux
autres que par la crainte de nous
en faire à nous-mêmes : Cela est
bon quand un homme ne pratique
la justice que dans les veües basses
& bornées de la terre : mais quand
un homme est juste, parce que rem-
pli des vastes pensées de l'éternité
il veut s'attacher à un interest qui
soit digne de son attachement, on
peut dire qu'il est équitable, sans
foiblesse, & que sa vertu est tou-
jours semblable à elle même.

Le Desinteressement passé pour
un

un jeu de l'amour propre, qui met à profit le renoncement apparent à de petites choses, pour arriver plus sûrement à une plus grande utilité. Cela est vray du desintereffement politique & artificieux d'un homme du monde. Car renfermant toutes ses prétentions & tous ses avantages dans les courtes limites de cette vie, le moyen de concevoir qu'il ne desire aucun des biens que les autres hommes recherchent, ou plutôt qui ne voit que s'il semble tourner le dos à la fortune, c'est pour la rencontrer plus infailliblement; il n'en est pas de même d'un homme qui se confidere par raport à l'Éternité, s'il est intereffé, c'est d'une espeece d'interest si grand, si sublime, que non seulement il n'a point à rougir de l'avoüer: mais que c'est là ce qui fait toute sa gloire. Immortel comme il est, il luy est honorable de prendre son essor vers l'Éternité

nité, & de n'avoir que dédain & que mépris pour toutes les choses qui pourroient l'en détourner. Il ressemble dans cet état à un grand Monarque qui rougit, lors qu'on le surprend dans des occupations basses & se donne bien de garde de paroître intéressé dans les petites choses, appelé comme il est à des grands & d'importans emplois, & ne devant rouler que de vastes desseins dans son esprit.

La Liberalité n'a pour l'ordinaire que l'apparence du desintéressement. Un homme liberal ne méprise point ce qu'il donne : mais il estime davantage encore la gloire de le donner; & d'ailleurs il veut s'acquérir des droits sacrés & inviolables sur le cœur de ceux qu'il favorise de ses bienfaits. La liberalité ordinaire n'est qu'une espece de commerce & de trafic delicat de l'amour propre, qui faisant semblant d'obliger les autres, ne fait

M

que

que s'obliger soy-même en se les
 aquerant. Tout cela est vray dans
 la sphere des biens temporels où
 l'homme du monde se suppose. Dans
 ce cercle d'objets corruptibles la
 cupidité ne donne que pour réce-
 voir, elle ne fait point des pertes
 qui l'appauvrissent. Mais élevés
 vous au dessus de ces objets cor-
 ruptibles & vous découvriés un au-
 tre monde, qui vous rendant mé-
 prisable celuy que vous aviés con-
 nu, vous mettra en état de don-
 ner sans esperance d'aucune remu-
 nation humaine.

Vous prenés un soin extreme de
 cacher les veües intéressées de vôtre
 cœur, parce que d'un côté vous avés
 le sentiment de ce que vous êtes, &
 que de l'autre vous connoissés la va-
 leur si mediocre des objets qui font
 vôtre attachement. Devenés capa-
 ble de cet interest infini, & vous
 n'aurez que faire de le cacher. Un
 cœur ouvert vers le Ciel n'a que
 fai-

faire de se déguiser. Il n'a qu'à se conoître, à agir sur ce principe, & à se montrer tel qu'il est. La honte que nous avons lors qu'on nous voit de trop près, ne vient point de ce que nous nous connoissons trop bien : mais de ce que nous n'avons point sceu nous connoître.

Telle est la Pudeur, la vertu du monde poli & raisonnable : ou plutôt le déguisement artificieux de nôtre intemperance & de nôtre volupté, qui ne nous empêchant point de penser avec plaisir aux mêmes voluptés, dont nous ne parlons qu'avec peine, a bien le soin de regler nos desirs, comme si la corruption consistoit dans les expressions plutôt que dans les sentimens.

Cette vertu toute défectueuse & tout fausse qu'elle est jusques là a pourtant une assez belle source. Il est certain qu'elle naît d'un sentiment de nôtre excellence naturelle.

Si nous n'étions destinés par la nature qu'aux actions animales, comme nous concevons que les bestes n'ont que cette fin, nous ne rougirions non plus qu'elles de ces actes, qui portent le caractère de la conformité que nous avons avec elles : mais immortels & incorruptibles, comme nous sommes naturellement, il est bien difficile que dans quelque état d'abaissement & d'ignorance où le péché nous ayt réduits, nous n'entrevoions quelque chose de cette dignité, qui nous distingue si noblement & qu'ainsi nous n'ayons quelque honte de tout ce qui semble nous abaisser.

Mais enfin cette vertu, comme nous l'avons déjà dit, ne s'éleve pas bien haut, lors qu'on ne la pratique que par le sentiment confus de la nature & de l'éducation. Si vous voulés qu'elle purifie vôtre cœur, comme vos paroles, vous
n'a-

n'avés qu'à fortir de cet horizon de vôtre vanité, & monter jusqu'à Dieu, qui est le principe de vôtre immortalité. Le commerce que vous aurés avec luy vous élèvera d'une sorte, que sans aucune violence & sans aucune difficulté vous vous sentirés disposé à renoncer à toute affection indigne de vous & de luy. Certes il n'appartient point à l'homme charnel & animal de rougir des bassesses de la nature : il n'appartient qu'à l'homme immortel d'en avoir de la confusion. La pudeur d'un homme du monde peut aspirer à gagner l'estime des autres par une pureté étudiée. Mais l'homme immortel cherche à se pouvoir estimer soy-même, s'il craint de ne pouvoir s'honorer dans la veüe de ses perfections. En effet la débauche enferme le doute de sa véritable condition. L'intemperance consommée est la prostitution d'une ame qui renonce à sa digni-

té, & c'est dire qu'on n'est point différent des bestes que de renoncer à la pudeur & de s'abandonner à la sensualité.

Il faut faire à peu près le même jugement de la Modestie que de la Pudeur. Si l'approbation des hommes étoit un assés grand bien pour nous, nous n'aurions aucune raison de cacher le dessein que nous avons conceu de nous l'attirer, ni la joye que cette approbation nous donne : mais comme le même instinct qui nous persuade nôtre excellence, nous convainc en secret que cette estime est trop peu de chose pour y borner toutes nos prétentions, il ne faut pas s'étonner si nous prenons tant de peine pour cacher l'envie que nous avons d'être estimés, ou l'estime que nous avons pour nous mêmes. Cependant si l'on y regarde de près, on trouvera qu'il n'y a ordinairement que de la fausseté & de l'hypocrisie dans cette ver-

tu telle qu'elle est pratiquée dans le monde. Les hommes qui sont modestes quand on les loue, ne le sont nullement quand on les blâme. Il ne faut pas s'en étonner; car il n'y a pas beaucoup de force dans une vertu que nôtre foiblesse produit, & l'on ne s'éleve pas bien haut, lors que l'on rétombe dans le centre de sa vanité, qui fait une grandeur apparente & un abaissement effectif. La Modestie qui vient de ce qu'on se connoît immortel & par conséquent au dessus de cette estime qui s'attache aux choses temporelles, a bien une autre force & une autre élévation. Elle méprise presque également la blâme & la louange; & ne nous fait estimer que les choses qui se rapportent à cette grande éternité, qui est la règle par rapport à laquelle nous mesurons le prix de toutes choses. Et comme on voit que les personnes fort eminentes, ou qui paroissent

telles à leurs propres yeux, semblent plus capables de modestie que les autres, parce que leur élévation réelle ou imaginaire les met comme au dessus des sentimens des hommes du commun; ainsi pouvons nous dire avec plus de verité encore, qu'un homme bien instruit par les idées distinctes de la nature & par les promesses de la Religion des hautes destinées de l'homme, n'est guere tenté de s'éblouir dans quelque degré de prosperité & de gloire temporelle qu'il se trouve.

Je diray bien davantage, l'Humilité qui est l'ame de la modestie & de toutes les vertus, ne peut naître que du sentiment de nôtre grandeur naturelle. Tandis que vous ne fairés aucun état de l'homme, entant qu'homme, vous ne pourrés estimer que ces foibles avantages qui font la difference des conditions & la distinction des personnes; & vous ne pourrés par consequent

sequent vous empêcher d'avoir du mépris pour ceux qui manquent de ces avantages, de les traiter avec peu de considération, de vous préférer à eux, & de vous élever comme sur leur bassesse, ce qui est le plus dangereux caractere de l'orgueil : mais si vous êtes persuadé que c'est l'homme, qui est principalement digne d'estime dans l'homme, vous respecterez dans le prochain ce qui luy est commun avec vous, & quoy que l'ordre de la société qui est celuy de Dieu même établissant de la subordination entre vous, vous assure sa soumission & ses hommages extérieurs, vous aurez pour luy une considération intérieure semblable à celle qu'il a pour vous, & vous démêlerez à travers ces courtes dépendances qui vous rendent son supérieur, une grandeur originaire & éternelle qui vous le rend vôtre égal dans ce que vous estimez le plus de vôtre condition.

C'est alors que l'on peut concevoir que l'homme est modéré dans l'abondance des biens temporels, constant dans l'adversité, & magnanime par tout. Si la moderation que les hommes du monde font paroître dans les plus hautes elevations, n'est qu'une envie secrete de paroître plus grands que les choses qui les elevent, la moderation de l'homme immortel n'est qu'un sentiment de son excellence, qui l'éleve en effet au dessus de toutes les choses qui sembloient pouvoir faire son elevation. Il n'appartient qu'à l'orgueil de se déguiser pour cacher la disproportion qui se trouve entre ce qu'il est, & ce qu'il croit être dans le monde. La pieté qui voit des atomes là où le monde imagine des Colosses n'a qu'à se tenir dans cette assiette si élevée qui luy est naturelle, pour voir passer sous ses pieds & la vaine pompe des grandeurs humaines & l'amas aussi vain des disgraces & des

cala-

calamités qui, comme un tourbillon qui passe, agite cette argile & renverse ces tabernacles de poussière. Le mondain peut affecter une constance qu'il n'a pas, pour faire croire qu'il est plus fort que l'adversité & que sa fermeté le met au dessus de la mauvaise fortune. Ce sentiment ne sied pas bien à un homme qui renferme toutes ses ressources dans le temps : mais il est bien placé dans cet homme qui se sent fait pour l'éternité. Sans se contrefaire pour paroître magnanime, la Nature & la Religion l'élevent assés pour le faire souffrir sans impatience, & le rendre constant sans affectation.

Un tel homme peut remplir l'idée & le plan de la supreme valeur, lors que sa vocation l'appelle à s'exposer aux dangers de la guerre, & faire voir aux hommes, ce qu'ils n'ont jamais veu dans le monde, un homme brave par raison, & brave sans se ména-

ménager, sa valeur ne devra point toute sa force à la stupidité qui l'empêche de réfléchir sur ce qu'il fait, à l'exemple qui l'oblige à suivre les autres dans le peril, aux considerations du monde qui ne luy permettent point de reculer ou l'honneur l'appelle, & à cet amas enfin de considerations dont il se fait un voile, pour s'empêcher de voir le danger qui le menace. L'homme immortel s'expose à la mort, parce qu'il fait bien qu'il ne peut mourir.

Il n'y a point de Heros dans le monde, puis qu'il n'y en a point qui ne craigne la mort, ou qui ne doive son intrepidité à sa propre foiblesse. Pour être brave, on cesse d'être homme; & pour aller à la mort, on commence à se perdre de veüe: mais l'homme immortel s'expose, parce qu'il se connoit.

Quoy qu'il n'y ayt point de ve-

rita-

ritable Heros dans le monde nous ne laissons pas d'aymer ceux qui en ont l'apparence. Le Heroïsme dans les principes d'un homme qui renferme ses esperances dans le monde est une extravagance, & cependant nous ne laissons pas d'admirer malgré nous ceux qui portent ce caractere. Cela vient sans doute d'un sentiment de nôtre grandeur, qui nous apprend confusement & sans que la raison soit admise à ces mysteres du cœur, que l'homme est au dessus de tout. On sent un plaisir secret à voir un Heros quereller les destins & la fortune. Nous ayons à le voir au dessus de tous les dangers par sa valeur & au dessus de tous les applaudissemens par sa modestie. Nous voulons que rien ne puisse ébranler son courage & quoy que nous ne puissions souffrir que sa fierté nous méprise, nous ayons qu'elle méprise toutes les injures
des

190 L'ART DE SE
des elemens, toute la persecution
des hommes, & qu'il se montre
plus grand que toutes les choses
qui sembloient pouvoir l'abaisser.
La fermeté est mal placée dans un
homme qui perd tout : Mais elle
s'accorde avec je ne say quel senti-
ment confus de nôtre grandeur, qui
ne trouve rien qui luy soit dispro-
portionné.

C'est de là encore sans doute,
qu'est sortie cette idée du Sage, que
les Stoiciens ont taché vainément
de remplir. Car en verité leurs pa-
radoxes dans les principes d'un
homme, qui ne croit point d'éter-
nité, sont bien extravagans : mais
quelque extravagans qu'ils puissent
être, ils ne laissent pas de faire
naître, je ne say qu'elle admirati-
on dans nôtre cœur, que nous n'a-
vons pas accoûtumé d'avoir pour
les choses purement impossibles.
Nous nous moquerions de la folie
d'un homme qui croiroit avoir des
aîles

CONNOÎTRE SOY-MEME. 191
aîles pour voler. La pensée d'un Sage qui prétend être au dessus de tous les événemens, & qui se considère comme un homme mortel, n'est pas moins insensée. Nous trouvons cependant dans ce dernier sentiment quelque chose qui ne nous déplaît point, & que nôtre ame admire sans s'en apercevoir. Cela sans doute ne vient que de ce que ces paradoxes s'accordent avec un sentiment confus de nôtre dignité naturelle qui ne nous abandonne point, quoy qu'il nous soit ordinairement inconnü.

C'est un sentiment caché au milieu des foibleffes & des bassesses apparentes de nôtre nature, comme les diamans le sont dans les entrailles de la terre, mêlés de bouë & de crasse; & comme il faut épurer ces derniers pour en voir l'éclat, & pour en connoître le prix, aussy est il nécessaire de purifier ce sentiment de nôtre grandeur naturelle
par

192 L'ART DE SE
par les idées de la Religion, pour
connoître toute sa beauté.

Le Chrétien soutient ces para-
doxes, il remplit le vuide prodigieux
qui se trouvoit dans ces maximes.
Il n'y en a aucune qui ne devienne
raisonnable dans le principe de nôtre
immortalité, pourveu qu'elle soit bien
entendüe.

Si l'on nous dit, que le Sage est
sans passion, nous trouverons que ce
caractere convient à l'homme immortel,
pourveu que par la passion vous
entendés l'alteration qui suit ordinairement
les passions, comme il y a apparence que
ces Philosophes l'ont entendu ainsi.
Car il est difficile qu'un homme fait
pour l'éternité, s'il agit conformément
à la juste & veritable connoissance
qu'il doit avoir de soy-même, s'embarasse
beaucoup ni des soins, ni des passions
qui ne regardent que le temps. Il est
semblable à un homme qui se trouve
sur

sur une haute montagne, lequel entend souffler le vent, gronder le tonnerre, & crever la nuée mêlée de feu sous ses pieds, sans en être éffrayé. Que s'il y a peu d'hommes qui jouissent de cette serenité, & qui regardent avec indifférence les biens & les maux de cette vie, cela vient de ce qu'ils n'ont pas une assez grande connoissance de cette immortalité, que la nature leur fait confusement connoître, ou de ce qu'ils ne savent pas se tenir dans cette haute assieté où la Religion les avoit mis. Tout cela montre qu'il n'y a point de Sage parfait; mais cela ne nous empêche point de conclurre que ce ne soit le caractère du Sage de vivre sans alteration, & qu'on ne trouve ce caractère d'un homme plus ou moins selon qu'il se souvient de ce qu'il est.

Si le Sage doit estre suffisant à luy même, n'auons nous pas raison d'en appliquer l'idée à l'homme immortel, qui ne peut s'apercevoir de sa

veritable condition, qui est de venir de Dieu & de retourner à Dieu, sans être bien persuadé que les objets du monde qui l'empêchent de connoître son origine & sa fin, sont bien éloignés de suffire à ses besoins. Car cette maxime ne doit point s'entendre dans un sens qui exclue Dieu, sans lequel nous ne sommes rien: mais dans un sens qui exclue le monde, sans lequel il est vray que nous sommes & que nous sommes heureux. J'avoüe qu'un homme qui à attaché aux objets de la terre tous ses desirs ne sauroit se passer du commerce des autres hommes; sans cela il se plonge dans les idées de la misere & de la vanité attachée à toutes les choses temporelles. Il ne sauroit vivre si l'on ne le divertit des pensées de la mort. Il ne peut mourir s'il ne voit des personnes qui l'occupent encore des pensées de la vie. Sa bonne fortune lui devient insupportable, s'il ne la partage ave des gens qui l'occupent, & l'empêchent de penser à la

à la nécessité fatale, qui luy est imposée de la voir bientôt finir. C'est une creature foible qui tombe dans le précipice, & qui pour retarder d'un moment sa cheute, se prend à tout ce qu'elle rencontre : mais il est surpris de tomber malgré ces vains secours dans l'abîme inévitable qu'il a devant ses yeux. L'homme immortel n'a que faire de ces déguisemens, pour trouver de la consolation & pour se posséder luy-même. Il attache à la mort même une idée de gloire & de grandeur, qui luy fait regarder avec chagrin ce qui détourne sa pensée de cet objet. Il n'est jamais plus satisfait, que quand il considère la glorieuse condition de son esprit. L'amas des biens temporels luy paroît un amas de poussière qu'on jette à ses yeux, pour l'empêcher de jouir de sa grandeur, & tout ce qui occupe le cœur & l'esprit des autres hommes l'ennuye, parce qu'il l'empêche de penser à sa félicité. Ce paradoxe n'est donc pas ex-

travagant dans l'esprit d'un homme qui se connoît luy-même & qui s'ayme comme il faut; s'il manque de verité, c'est par rapport à nôtre foiblesse, & ce n'est que nôtre égarement & nôtre folie qui le rend insensé.

Que le Sage commande aux Astres, qu'il soit élevé au dessus du Destin, qu'il soit plus heureux & plus parfait que Jupiter, ce sont des expressions d'autant plus excessives qu'elles semblent enfermer de l'impiété: mais on pourroit bien leur donner un bon sens, & certes si l'on a voulu dire que l'homme immortel est élevé au dessus des Astres, de l'enchainement des choses naturelles, & de ces Heros érigés en Divinités après leur mort, ou de ces Dieux si semblables aux hommes foibles & déréglés, que le Paganisme avoit inventés, on n'a rien avancé que de véritable. Les Astres ne nous connoissent point: mais nous les connoissons. Nous ne leur devons rien, & ils nous doivent le brillant éclat de leurs

leurs perfections. Il est même, si je l'ose dire, plus naturel qu'ils soient dans nôtre dépendance, qu'il ne l'est que nous soyons dans la leur; & s'il a plu à l'Auteur de la nature, qu'ils fissent quelque impression nécessaire sur nous; ce n'est point pour leur gloire: mais pour nôtre avantage, qu'il a établi cet ordre dans l'Univers: Le Soleil domine sur le jour & la Lune sur la nuit: mais Dieu seul domine sur l'homme; & la Religion confirme excellemment les prérogatives de ce dernier, en nous apprenant que Dieu l'a établi dominateur sur les ouvrages de ses mains. Si le destin est un enchainement d'objets extérieurs & de causes secondes, le destin ne peut rien sur l'homme, puis que ces objets périssent, & que l'homme ne perit point. Si Jupiter est un Dieu coupable d'ambition, d'injustice & d'intemperance, il s'en faut bien que l'idée de cette Divinité prétendue n'égalé celle d'un homme, que le sentiment

de son immortalité & la grace de Dieu élevent au dessus de l'orgueil, de l'intérest, & des voluptés de cette vie.

Comme le Sage des Stoïciens; l'homme immortel est invincible. Comment feroit-on pour abbatre le courage d'un homme à l'égard duquel les dangers de cette vie ne font pas des dangers, ni les miseres de ce monde de veritables miseres?

L'homme du monde ne peut s'empêcher d'être foible. Sa foiblesse se fait jour au travers de ces apparences de magnanimité & de force qu'il affecte, pour éblouir les yeux de ceux qui le considerent, & pour avoir la miserable satisfaction de faire dire qu'il a bien joué son role sur le theatre de la vie humaine, qui est tout ce qui reste à ce maître du monde, qui s'est tant donné de peine pour se tirer du pair d'avec les autres hommes. Il n'est point dans le monde de constance soutenüe. Cette fermeté des Heros est une vertu de machine

chine qui se démonte par le dérèglement du moindre de ses ressorts. Celui qui défioit si fierement les Dieux & la fortune au milieu des dangers à la tête des armées, tremble par la crainte de mourir dans son lit. Il bravoit une mort accompagnée d'éclat & de tumulte: mais il ne peut soutenir la veüe d'un trépas paisible & tranquille. Le Philosophe qui se rejoüissoit de souffrir mille disgraces illustres, mille defastres fameux, consolé par l'aprobation de ceux qui admiroient sa constance, conçoit une espee de desespoir, lors qu'il est réduit à être malheureux en secret. Mais si l'homme du monde ne peut s'empêcher d'être foible, on peut dire que l'homme immortel auroit bien de la peine à s'empêcher d'être constant. Les régars des autres hommes & la societé qu'il a avec eux, qui font le force prétendue des Heros du siecle, font toute la foiblesse de celui-cy. Il se sent affligé par les larmes de ceux qui l'en-

vironnent. La part que les autres prennent à sa prétendue misere l'abbat & le rappelle du ciel en terre, s'il est permis de s'exprimer ainsi : mais enfin seul & rendu à luy-même il se trouve au dessus & des accidens qui luy arrivent, & des sentimens que les autres ont de luy. Il peut dire ce qu'un sentiment confus de la grandeur de l'homme à fait dire à un Poëte payen.

*Si fractus illabatur orbis, impavidum
ferient ruinae.*

Et il peut s'écrier avec un homme à qui la Religion en avoit appris infiniment davantage. *Qui est ce qui me separera de la dilection de Christ ? sera ce oppression, ou angoisse ? Ou est ô mort, ta victoire ? ou est ô sepulchre, ton aigüillon ?*

L'homme a creu se mettre au dessus des disgraces, & de l'âverfité, en s'élevant au dessus des autres hommes. Il s'est trompé. Il faut qu'il retourne sur ses pas, pour trouver ce qu'il

qu'il a cherché inutilement jusques icy. Ce n'est point l'orgueil avec ses distinctions forcées & ses contraintes éternelles, qui peut le rendre ferme & constant: mais c'est l'humilité en le reduisant à cette égalité naturelle de perfection & d'excellence, que nous avons avec les autres hommes, qui aussi bien que nous vient de Dieu & retournent à Dieu.

Que si c'est dans le sentiment de nôtre immortalité qu'il faut prendre ce qui nous console & qui nous élève, c'est là encore que nous trouvons tout ce qui peut nous satisfaire veritablement.

Nôtre cœur est une espece de feu qui consume tout, qui monte toujours en haut & qui ne dit jamais: C'est assés. Donnés luy tout ce qu'il peut raisonnablement desirer. Il ne fera que former de nouveaux desirs. Est il le maître de l'univers, ou il desire d'autres mondes à conquerir, comme Alexandre; ou il se dégoute de sa propre grandeur, comme ces

Em-

Empereurs Romains, qui devenus comme les chefs & les maîtres du genre humain, se dégoutent de leur puissance, trouvant une extreme disproportion entre le bien qu'ils ont obtenu & l'ardeur avec laquelle ils l'ont désiré. Maîtres du sort des autres hommes, ils ne sont point contents de leur destinée. La satisfaction qu'ils cherchent, les fuit. Tybere avoit bien affaire de se faire Empereur pour s'aller enfermer dans son Isle de Caprées, & s'y abandonner à ces voluptés infames, dont le ragoût consiste dans la singularité, & dans l'excès du crime. Il ne faloit pas être Empereur, il ne faloit qu'être homme pour cela, il ne faloit pas même être un homme. Il faloit descendre plus bas, que les bestes par une débauche monstrueuse : mais c'est que ces excès de volupté étoient comme les defespoir de l'ambition. Il faloit descendre si bas, parce qu'on ne pouvoit monter plus haut. Car de demeurer en repos, le cœur de
l'hom-

l'homme n'en est point capable. Ces fameux débauchés avoient toujours creu que la felicité consistoit dans la grandeur. Ils se desabusent, quand ils possèdent le dernier degré de celle-ci, & alors ils croyent, ou qu'il faudroit d'autres grandeurs pour être heureux, comme le croyoit le Vainqueur des Perses, ou bien fatigués de la grandeur, ils se tournent du côté de la volupté, ils tâchent de réparer le temps perdu & cherchent à régagner par la singularité ce qu'ils perdent du côté de la durée ; mais ils se dégoutent de la volupté encore plutôt que de la grandeur, & alors l'ambition les rapelle à la grandeur, comme l'on voit que Tybere, après avoir abandonné l'Empire à son favori pour goûter les plaisirs plus tranquillement, est tenté de quitter ses plaisirs pour l'Empire, dont il réprend les soins après la mort de Sejan, étant aussi peu content à Rome qu'il l'estoit à Caprées & portant par tout un cœur insatiable & mé-

con-

204 L'ART DE SE CONNOÎTRE, &c.
content. Ce tableau ne represente
pas seulement le cœur de Tybere,
mais encore celuy de tous les hom-
mes; dont l'agitation est perpetuel-
le & comme necessaire, pendant qu'il
s'arrête aux objets du monde. Dieu
luy a donné une capacité proportio-
née à son immortalité, c'est à dire une
capacité infinie. Il est donc impossi-
ble qu'il se satisfasse des biens qui pe-
rissent. Ce qui finit ne sauroit le
remplir. Mais persuadés-le de son
immortalité, & donnés luy des biens
éternels comme luy, & vous verrés
qu'il fera satisfait. Mais après avoir
tâché de connoître la nature, les de-
voirs, les perfections & les plus
grands motifs qui determinoient le
cœur de l'homme naturellement,
ou ses forces morales, il est bon de
passer à la consideration de ses dére-
glements, dont nous aurons premiere-
ment à considerer la source, pour en
connoître en suite les ruisseaux.

Fin de la Premiere Partie.

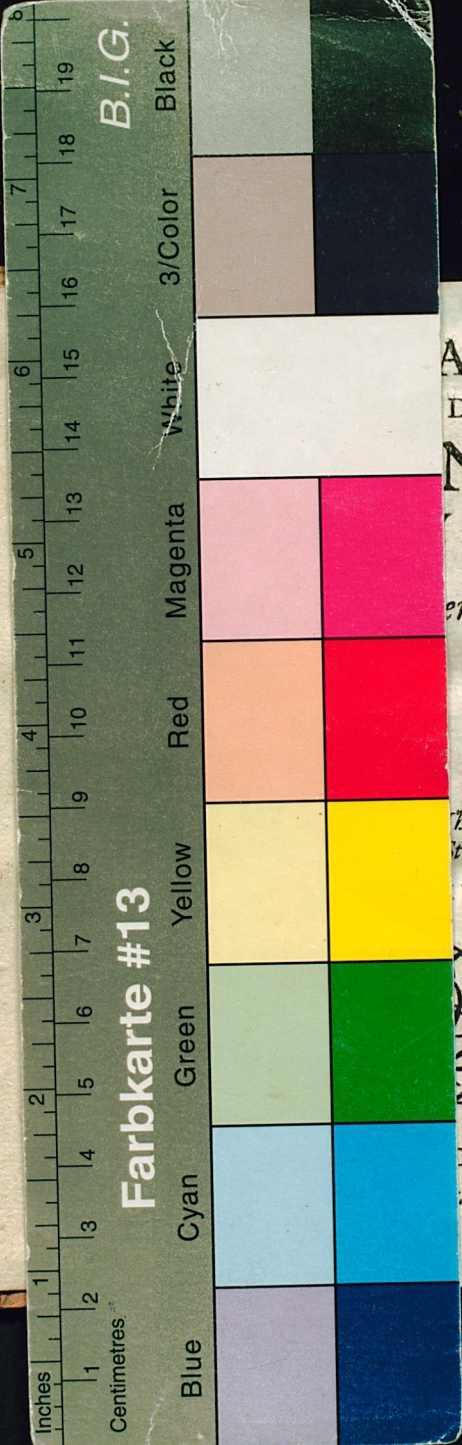
105-568

8

AB=105568

Fc 1078P





Farbkarte #13

B.I.G.

A R T
D E S E
N O I T R E

M E M E,
Ou
recherche des Sources

De la
R A L E.

Par
S A B B A D I E

*theologie & Ministre du
St. Evangile.*

ERE PARTIE.



OTTERDAM,
V A N D E R S L A A R T,
C. LXXXII.

3455